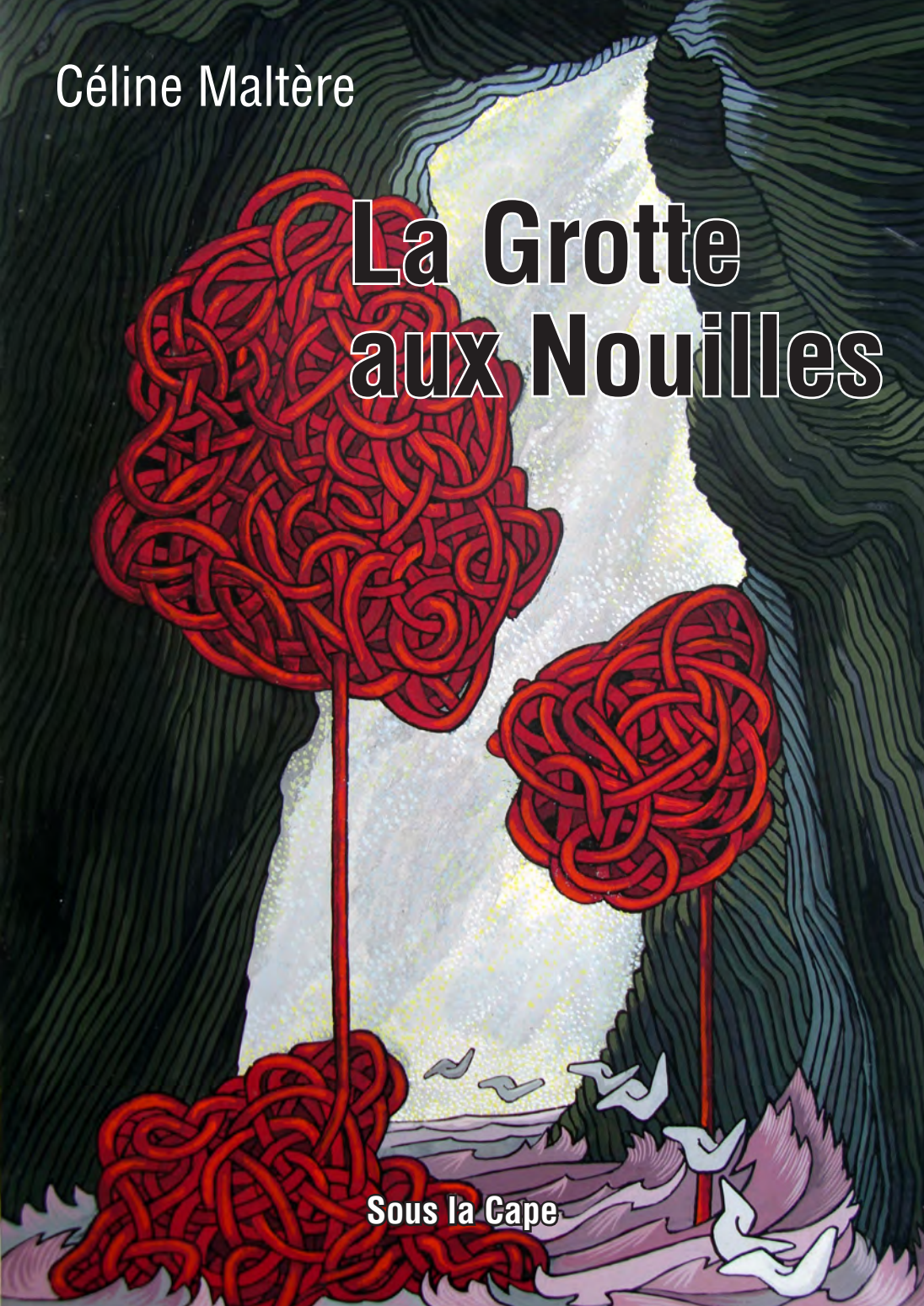


Céline Maltère

La Grotte aux Nouilles



Sous la Cape

COLLECTIF, *Catalogues lacunaires des éditions Mozschar et du Rhib*

ANONYME, *Nuit • L'An zéro de Jésus-Christ*
Un Jeune Homme ordinaire • Boujma
Francesca, récit d'une prostituée • De un à huit (reprise)

JEAN-MARIE AUDIGNON, *Benjamin Bin et autres fables cruelles et modernes*

HURL BARBE, *Pompe le Mousse • Les Celtes mercenaires*

PATRICK BOMAN, *Des nouilles dans le cosmos*
Les Canines dans le pâté • Huit Nocturnes
Les Innommables et autres histoires de Canines
Amours, Délices et Morgue • Peabody se rince l'œil

BOUGON ANONYME, *Le Gang des Vieillards*

LESVICES CAROLE, *Le Trou du Diable*

FRÉDÉRIC CHAGNARD,
Le Cabinet fantôme de Monsieur Crinquette
Le Vieux au Rolleiflex • Grosse Patate

PIERRE CHARMOZ,
Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables • Zeb

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,
Le Vampire de Wall Street • La Canine impériale

CHOCOLAT CANNELLE, *Témoin • Exhibition on line*
Vacances à l'Auberge rose

GASPARD DE LA NOCHE,
Luna di Miele et autres histoires de montagne
L'Homme à la moto • Nathalie • Une beauté suffocante
Vapeur mortelle • Fantaisie

GILLES DERAIS, *Trilogie Lange*

PIERRE LAURENDEAU, *Signé Fornax • L'Architecte*
Pour dire sous la louche

YVES LETORT, *Le Sérum du docteur Pest*
Florence, l'amusée des offices • Mathilde
Un cas d'adoption • Huguette

LOUPETITOU, *Les Aventures du chevalier de Torgluff*

NOANN LYNE, *L'Ivresse des sens, «Je suis venu te dire»*

CÉLINE MALTÈRE, *Les Cahiers du sergent Bertrand*
La Grotte aux Nouilles

NOIRCEUIL, *Sandre • La Maison aux Masques*
Le Boudoir dans la Philosophie • Nuit d'orage

NOIRCEUIL / LIA, *Trilogie lia*

SYLVAIN R:É, *Faux Pas*

YAK RIVAIS, *Francoquin • Spymaster vs Blackspider*

RENÉ TROIN, *Chantier Schébérazade*

JULES VEINE, *L'Atour infernal • Le Voyage dans les spasmes*

LA GROTTTE AUX NOUILLES



Céline Maltère

La Grotte aux Nouilles

*Peintures et dessins
de Jean-Jacques Gévaudan*

Sous la Cape

*Peintures et dessins de Jean-Jacques Gévaudan :
www.jjgevaudan.fr.*

Table des matières

Avant-dire	II
<i>Prologue</i> : La Grotte aux Nouilles.....	15
 <i>Primus nodus</i> : Le Dentiste	21
Docteur Galaçtoire	23
Marthe	31
Le Dentier télescopique	33
<i>Soupir</i> : Le Boucher	35
 <i>Secundus nodus</i> : L'Apôtre de la Foi	39
Le Bourreau de Bastogne.....	41
La Femme du Bourreau	43
Variation sur « Le Bourreau de Bastogne »	53
<i>Soupir</i> : Lucrèce in chains	55
 <i>Tertius nodus</i> : Fœtus	57
L'Ostréiculteur.....	59
Nucléus	63
Mort d'une femme-huître.....	65
<i>Soupir</i> : La Costaude de la Bastoche.....	67

<i>Quartus nodus : Adam et Ève</i>	69
L'après-midi d'un faune	71
Le baiser bec-de-lièvre	73
Madrigal masochiste : Savine se civilise	75
 <i>Interlude</i>	 77
 <i>Quintus nodus : Ronsard II</i>	 81
Carpe diem	83
Les fleurs-cervelles	87
<i>Soupir</i> : La Garçonnière	89
 <i>Sextus nodus : Visage</i>	 93
L'Épeire	95
Toile d'épeire	101
L'Épeire II	103
<i>Soupir</i> : Lune de Miel	107
 <i>Septimus nodus : La Tentation de saint Antoine</i>	 109
L'homme-cheval, ou comment Adonise devint baronne	III
Le sexe de la baronne	119
Naissance d'Adonise	121
La Sirène	125
<i>Soupir</i> : Robert Malthus	127

***Octavus nodus : Composition*131**

Dents de sylve femelle 133

Dissection de la sylve..... 135

Mue du docteur Princeps..... 137

Étude de cas : « Le Ventre de la Terre»..... 145*Épilogue* : Calligramme de la nouille 153

Liste des œuvres de Jean-Jacques Gévaudan

reproduites dans ce livre 157

Avant-dire

Céline Maltère a découvert Jean-Jacques Gévaudan (1929-2009) par le hasard d'une carte postale que je lui ai adressée en accompagnement d'une commande de livres. L'univers de Céline et celui de Jean-Jacques, je m'en doutais, recelaient de nombreux « nœuds » communs. Fascinée par cette carte postale (représentant *le Boucher*), Céline m'adressa une micro-nouvelle inspirée du tableau. En retour, je lui transmis un lien vers la galerie virtuelle qui présente une partie de l'œuvre du peintre (www.jjgevaudan.fr). Je reçus pendant plusieurs mois des micro-nouvelles inspirées des tableaux et des dessins de l'artiste. Je fus troublé par cette mise en texte expressionniste, voire gothique, d'œuvres graphiques à la noire ironie ; mais aussi subjugué de voir naître un autre récit, différent de celui que j'avais pu moi-même imaginer pendant les trente ans de fréquentation du peintre et de son œuvre.

Je proposai donc à Céline, dont je venais d'éditer un ensemble de textes autour du sergent Bertrand¹, de publier le recueil de ses étranges inventions « gévaudaniennes ». J'imagine que Jean-Jacques aurait eu plaisir à les lire, qu'il aurait affiché à l'égard de Céline ce petit sourire énigmatique et chaleureux témoignant de son intérêt et de sa gratitude.

Pierre Laurendeau, Sous la Cape

1. Céline Maltère, *Les Cahiers du sergent Bertrand*, Sous la Cape, 2015.

À partir du voyage de Bonfils Colombo, descendant de Christophe Colomb et inventeur de la Grotte aux Nouilles, les textes sont regroupés en nodi (nœuds).

Le nodus est un enchevêtrement de nouilles. Le terme de « nouille » n'existant pas en latin, « nodus », par synecdoque, est le plus approprié pour le traduire.

Chaque nodus porte le nom d'une œuvre de Jean-Jacques Gévaudan et les textes, à l'intérieur d'un même nodus, se font écho. Ces entrelacs sont imaginés à partir d'autres créations du peintre.

Les mots ou expressions encadrés par deux ♣ renvoient à un autre texte du nodus.

Des textes isolés, appelés « soupirs » et identifiés par ce symbole ♣, sont placés entre les nodi.

Le prologue, l'interlude et l'épilogue relatent à la découverte de Bonfils Colombo.

Les pièces de ce recueil peuvent être comprises comme des paroles de nouilles, des histoires qu'elles se sont racontées sur l'humanité à l'intérieur de leur grotte, nouilles-Dieu ou nouilles-cerveaux.



Prologue

La Grotte aux Nouilles

« Elles étaient là, rouges et entremêlées, ô mes sublimes nouilles que j'espérais ! J'aurais voulu prendre dans ma bouche celle qui pendait, l'aspirer tel un spaghetti, mais c'était ma trouvaille. Je ne pouvais pas faire disparaître, comme un ogre vulgaire, l'objet de mes recherches. J'égalais pour de bon l'aïeul, le grand Christophe Colomb : j'effacerais sa mémoire. Au diable les Amériques ! Ulysse ? Mieux que moi ? Si Charybde et Scylla avaient été des nouilles, le héros n'aurait pas survécu. J'ouvre une nouvelle ère. Je découvre un trésor, debout sur les flots roses, et j'admire la merveille de ces nouilles en pelotes. Elles lévitent. Parlent-elles ? Je dois démêler ce mystère. »

Vivre dans l'ombre d'un explorateur n'est pas de tout repos. Au sein de ma famille, dix siècles après, on admirait toujours l'ancêtre, le découvreur de territoires. J'étais sûr de pouvoir faire mieux, malgré la connaissance totale des mondes : même la Lune et Mars arboraient le drapeau de la conquête, et les trois portes des Enfers avaient été localisées avec rigueur. Cartographes et géologues, tous avaient épinglé la Terre ; partout, les hommes avaient creusé et théologisé. Que me restait-il pour surpasser l'éminent voyageur ?

Je m'appelle Bonfils Colombo. Ah ! Pour être un bon fils, je faisais mon possible, mais tout filait entre mes doigts :

j'étais très maladroit, pas très beau, et je mettais du temps à comprendre les plaisanteries et les leçons. On me disait ahuri parce que je respirais les solvants. Quand je regardais la mappemonde, j'en voulais à l'aïeul mythique qui, dans sa caravelle, m'avait volé la vedette, des lustres auparavant. Je devais être digne de son nom. Comme je n'étais bon à rien, je m'étais donné l'objectif de découvrir quelque chose.

J'ai lu plusieurs fois *L'Odyssée*. À côté de mon lit s'entassaient *Le Livre des Merveilles* et les notes de Bougainville. On trouvait mes lectures ringardes. À l'école, plusieurs professeurs m'accusaient de faire semblant de lire pour me démarquer des autres. J'étais souvent puni. Des récits de voyage antiques et médiévaux, d'autres datant de l'ère prémoderne... Jules Verne était une relique ! Quel intérêt à ces lectures – à la lecture tout court –, à l'heure où l'on connaissait chaque recoin de l'univers ? Il était impossible, selon eux, qu'un enfant lût de telles vieilleries sur papier. On se débarrassait depuis longtemps des livres, mais dans leurs combles, quelques écoles en possédaient encore. D'ailleurs, ce fut lors de grands désherbages, pour ne pas dire autodafés, que je subtilisais nombre de ces ouvrages voués à la destruction.

Je savais toutes les terres explorées, surveillées et analysées. La platitude des idées qui germaient dans la tête de mes congénères, leur passivité m'intriguaient, tout comme l'existence du génie. C'était là le nouveau défi.

Je construisis une petite barque et partis sur le Rhin. Échec. Le Danube ne donna rien non plus. J'arpentai les plus beaux fleuves, puis je me résignai, un jour, pour me détendre, à faire un tour sur le Sichon, minuscule rivière qui résista à tous les remblayages et qui mène à la grotte des Fées. Or, plus personne ne s'intéresse aux sornettes régionales. Lorsque

j'y pénétrai, je ne trouvai absolument rien. Je remontai dans mon esquif. À ma gauche, en amont, il y avait un tas de broussailles. J'aperçus un bout de tunnel que nul n'empruntait jamais et que l'on pouvait atteindre en escaladant de hautes marches. Les eaux s'arrêtaient là. Je dus monter à pied vers l'entrée de cet aven en béton. Le ruisseau reprenait, mais les eaux étaient roses! J'allai chercher ma barque, remontai les degrés avec difficulté afin d'explorer cet endroit. Personne n'aurait pu se douter de ce qui se cachait dans une vulgaire grotte en Auvergne! Ce qui passait pour un tunnel était une caverne étonnante, aux eaux mouvementées. Heureusement, une perche équilibrait ma frêle embarcation. J'avais l'impression d'être Jason qui franchit les Roches bleues sauf qu'ici, je l'ai dit, la rivière était rose. C'étaient mes Symplégades! Que me réservaient-elles? Allais-je mourir dans cette grotte ou en sortir auréolé de gloire?

Bonfils Colombo est à l'œuvre, il fait des pas plus grands que son ancêtre austère. Soudain jaillit des eaux une immense pelote – deux nuages semblables aux spaghettis volants que vénèrent les rastafaris de la pâte (je l'ai lu dans les livres!). Je ne rêve pas : ce sont des nouilles! Des nouilles rouges et majestueuses qui se nouent au-dessus de moi! Un tube de colle pour me réconforter, la vision est abrutissante...

Je reste longtemps à observer ces flasques créatures qui se dévident et se régénèrent sous mes yeux. Puis j'interroge – oui! J'ai osé adresser ☿ la parole à des nouilles ☿ et espéré qu'elles me répondent! Chacune d'elles porte un nom. Qui l'eût cru? Je comprends le langage des nouilles et, mieux : je me rends compte que je le parlais déjà quand j'étais tout petit. Certains mots sont très mous.

« Petite pelote, donne-moi ton nom. »

Les nouilles ont répondu en cœur des mots avachis et goûteux, que j'ai saisis au vol. Les édentés se régaleront aussi en leur présence.

Comme un idiot, je n'avais pas d'appareil photo. Je ne peux pas donner la preuve que ces nouilles existent, et mon pari est pascalien : vous ne perdrez rien à me croire... Je suis revenu sur les lieux ; elles ne se sont pas montrées. Je fus l'élu, j'ai percé le mystère, et voici ce qui m'en reste :

« Les nouilles sont généreuses et s'offrent à nos gosiers, pour peu qu'on les respecte. »

« 2492 : découverte de la Grotte aux Nouilles sur les rives du Sichon. »

« Qu'il est nouille ! Riez donc, gens trop simples d'esprit. La nouille surpasse l'humain. Votre imagination et vos écrits naissent à l'abri de cette grotte. »

J'en arrive à la conclusion qui fera hurler les puritains, mais rendons-nous à l'évidence : je suis resté deux semaines à observer ces nouilles, je me suis nourri d'elles. Je les ai sucées sans les croquer. J'ai prélevé des échantillons, vérifié leur texture. J'ai aspiré les pâtes gorgées comme des vaisseaux sanguins. Chaque fois que j'ai tiré un morceau élastique vers moi, le fil contenait une idée. L'enchevêtrement est un cortex, je crois qu'ici germent les Muses, les pensées, et toutes les histoires. – Je reprendrais bien un peu de polyuréthane. Ces cerveaux puisent leur source dans la rivière rosée, eau vaginale nourrie par les menstrues. Ils s'alimentent à la nature des femmes, d'où la double subversion de ma thèse : Dieu est de sexe féminin. Je les entends crier : « L'idée n'est pas nouvelle ! »

Au bûcher!» Je ne suis pas Jeanne d'Arc (et plus personne ne la connaît). Mais je descends du grand Christophe Colomb. Je les laisse s'égosiller jusqu'à ce que j'énonce mon autre conclusion. Comment formuler l'évidence? Abandonnez vos cieus, l'Olympe et le folklore. Je n'ai rien d'un pastafariste¹. À l'abri dans sa grotte, il existe.

DIEU EST UNE NOUILLE.

Ah? Vous ne me croyez pas?

1. Nouvelle mythologie où le monde a été créé par un gigantesque plat de spaghettis surmonté de deux boulettes de viande. Le pastafarisme, initié par l'étudiant américain Bobby Handerson, s'est constitué en réaction à la décision de plusieurs états américains d'enseigner le créationnisme dans les écoles. *[Note de l'éditeur.]*



Primus nodus

Le Dentiste

Docteur Galactoire

Je me souvenais de la gueule ovale du docteur Galactoire, qui aurait mérité d'obtenir, à l'université, la chaire du grand sadique. Autrefois, il m'avait charcuté pour soigner deux caries minuscules : des trous, ici et là, de plus en plus profonds, des molaires arrachées pour prévenir la contagion, des théories vaseuses selon lesquelles les métaux et les artifices consolidaient les dents. Il soutenait que Dieu avait bâclé la dentition des hommes.

« L'Émail, de la porcelaine pour bonnes femmes ! Croyez-vous que vous seriez ici si les choses étaient bien conçues et que la Création était solide ? Regardez, disait-il, exhibant son sourire de rouille : je rêvais de dents de platine, mais me suis contenté de cuivre, et je trouve l'ensemble réussi. La couleur fait mon charme, c'est ce que disent les dames que j'ai reçues à mon cabinet. Au-delà de l'esthétique, je vous confirme que je n'ai plus aucun ennui dentaire. Je vous propose, pour commencer, de combler quelques trous avec des dents artificielles que j'ai fabriquées dans mon atelier. Et vous m'en direz des nouvelles ! »

Il sortit quelques bridges sur pivot, de toutes les couleurs. Je lui répondis simplement que j'allais réfléchir et m'enfuis pour ne plus revenir.

Après cet événement, parfois, je le croisais sur le trottoir et je rasais les murs. Il me faisait un signe de tête, ne manquait

pas de me rappeler que je devais surveiller mon hygiène buccale et, en tapant de ses ongles le cuivre de ses dents, il ajoutait: «Pensez-y!»

Sa voix, horrible voix grinçante, pire que son attirail, me donnait des frissons. Malgré tous ses efforts pour donner l'illusion de l'amabilité, il m'effrayait terriblement. Quand je parlais de ce médecin autour de moi, les gens riaient: où avais-je dégoté un tel phénomène? Ils me disaient que je serais beau avec une gueule de requin mécanique, que j'aurais l'élégance d'un vampire moderne s'il m'implantait des dents de plomb. Mais jamais je ne retournerais chez ce fou, ce maître des forges qui sévissait en ville sous la couverture de dentiste!

Or, depuis quelque temps, des fourmillements dans ma bouche m'inquiétaient. J'avais l'impression qu'une armée d'insectes me sciaient les dents poliment. Je ne sais pas pourquoi, mais cette image convenait parfaitement à la situation: devant la glace, quand j'ouvris grand la bouche, je remarquai un détail qui me glaça les sangs... Je posai délicatement le bout de mon index sur une canine inférieure: elle branla! J'approchai mon visage du miroir afin d'observer de plus près ce qui se passait, et j'aperçus, à peine visible, une poussière blanche qui recouvrait ma langue; mes gencives exsangues se retroussaient sur mes dents de plus en plus déchaussées! Je ne ressentais aucune douleur, hormis celle de songer à l'abîme qui me servirait bientôt de bouche. Je touchai d'autres dents: elles ne tenaient plus qu'à un fil! Il n'y avait aucun doute:

«Mon Dieu, mes dents tombent! Mes dents s'effritent!»

J'avais souvent fait ce cauchemar. Cependant, au réveil, j'étais rassuré de sentir sous ma langue les chétives encore à leur place.

Je cherchai à prendre rendez-vous avec les dentistes de

la ville, mais personne ne pouvait me recevoir avant des mois. J'enrageai! Je décidai d'élargir mes recherches alentour: «Désolée, monsieur. Nous ne prenons pas les urgences. Adressez-vous à votre praticien habituel. Quel est votre dentiste?» Quand je répondais Galaçtoire, les secrétaires, au téléphone, semblaient gênées. Elles se confondaient en excuses et elles raccrochaient brutalement.

Je ne pouvais pas laisser tomber mes dents en miettes! Même si Galaçtoire avait sa lubie du métal, je serais clair et ferme: je venais consulter parce qu'un mal étrange s'attaquait à mes dents. À force de tergiverser, j'eus la tristesse de cueillir entre mon pouce et mon index l'une de mes incisives. Horreur! Un trou dans mon sourire, une disgrâce qui me rangeait, malgré mes vingt-huit ans, au rang des vieillards édentés!

«Tant pis, je vais chez Galaçtoire.» Je cultivai la mauvaise foi et m'arrangeai avec moi-même: je me répétais que le docteur n'était pas un boucher, qu'il était un homme comme les autres; que mon imagination l'avait noirci, et qu'une ancienne rancune et des douleurs dentaires s'étaient chargées d'en faire un personnage terrible.

Je courus à son cabinet. Les secousses de ma course ébranlaient mes dents si fragiles; je serrais les mâchoires. «De toute manière, je refuse qu'il m'affuble de ses bridges de fer. Je veux juste qu'il enrave le mal. Je veux conserver mes dents!»

Lorsque je montai les marches de l'immeuble vétuste, je sentis une odeur d'éther qui me donna des haut-le-cœur. Parvenu au dernier palier, je pus lire sur un papier sale que je n'avais jamais remarqué le nom de mon docteur, suivi du titre dont il se glorifiait:

*Docteur Galaçtoire
chirurgien, dentiste, artiste métallurgiste*

Je n'avais pas envie de rire et j'entrai sans frapper.

♣ La secrétaire ♣, larve pondue par une chenille atrabilaire, me regarda par-dessous ses lunettes :

« Ah ! c'est vous. Le docteur va vous recevoir. Patientez dans la salle à côté. »

Inutile d'essayer de lui arracher un sourire... Je me demandai néanmoins si elle était capable de se mouvoir en dehors de ce carré de paperasses sur lequel elle régnait. J'eus alors la vision d'une grosse tortue qui parcourait la pièce...

Je pénétrai dans le désert de la salle d'attente. Tandis que ses confrères croulaient sous le travail, le docteur Galaçtoire n'était pas surmené. Pourtant, si la roulette dont j'entendais l'atroce grincement ne tournait pas à vide, il devait être en train de soigner un patient ; j'en fus réconforté. Je ne voulais pas me laisser happer par une peur irraisonnée. Certes, le docteur Galaçtoire n'était pas comme les autres dentistes, mais devais-je le juger si durement à cause de sa passion du métal ?

Je m'occupais en lisant les vieilles affichettes qui vantaient des produits surannés. Un aquarium couvert de mousse asphyxiait trois poissons. Je m'approchai pour regarder les pauvres bêtes qui s'ébattaient à la surface : leurs gueules édentées m'inspirèrent de la compassion. J'attendais, je déglutissais avec difficulté. Je plaçais désormais ma confiance dans ce médecin fou, mais avais-je d'autres choix ? Machinalement, pour les ronger, je portai mes ongles à la bouche et deux dents manquèrent de tomber. J'eus envie de pleurer. Enfin, des pas se firent entendre dans la pièce adjacente. Galaçtoire s'arrêta pour dire quelques mots à son affreuse secrétaire, puis je le vis apparaître dans l'encadrement de la porte :

« À nous deux. Suivez-moi. »

Je n'aperçus pas, dans l'entrée, le patient qui me précé-

dit. J'étais de plus en plus troublé alors que nous longions un couloir jaune, interminable. Le docteur, devant moi, boitait comme un bossu. Je craignais de me retrouver dans l'ancre d'Héphaïstos! Je mâchais la poussière blanche dans ma bouche: mes dents s'écaillaient tant et plus.

Galaçtoire donna un coup de poing dans la porte à battants et, d'un air sardonique, il m'invita à prendre place en me félicitant de m'être endimanché pour l'occasion:

« Votre redingote rouge fait vieille France. Qu'est-ce qui vous arrive, mon ami? »

Je n'étais pas son ami! Pourquoi prenait-il tant de précautions? Cela n'augurait rien de bon. Je balbutiai que mes dents étaient attaquées par un mal mystérieux.

« Il n'y a pas de mystère en médecine. Toute manifestation a son explication. »

Il me poussa dans le fauteuil métallique, semblable à la chaise électrique où trépassent les criminels. En fixant sur son front une lampe d'explorateur, il se pencha sur moi. De son sourire inoxydable, il ordonna:

« Ouvrez grand. »

J'obéis, malgré l'horrible tige de fer qu'il pointait. Il passa, sans délicatesse, sur chacune de mes dents. J'aurais voulu lui dire: « Doucement, docteur! », mais je ne pouvais pas parler, juste émettre des sons inarticulés.

« Ne vous agitez pas ainsi! »

Dans ma bouche se répandait le goût du sang et de la craie. Sans m'expliquer ce qu'il faisait, Galaçtoire se saisit de la roulette, ne jugea pas utile de m'anesthésier quand il la promena sur mes molaires. Je tentai de me débattre: deux crochets se refermèrent sur mes avant-bras... J'étais prisonnier du médecin!

« Calmez-vous, mon ami. J'agis pour votre bien. » répétait-il

tandis que je sentais claquer les éclats d'émail dans ma bouche. « Je vais vous réparer tout ça. »

Je souffrais déjà horriblement lorsqu'il attrapa une pince avec laquelle il arracha sans mal mes molaires les plus profondes. Comme j'avalais des gorgées de sang et qu'il ne pouvait plus travailler dans de bonnes conditions, il me colla un masque d'éther sur la figure. Par bonheur, je perdis connaissance.

*

Quelle est cette grosse tête de mollusque qui se penche au-dessus de moi ? Ses yeux vitreux me fixent derrière des loupes. Elle me donne des tapes sur les joues : « Réveillez-vous, Monsieur Martian » et, pire, elle me sourit. Des dents d'aluminium ? – Vous me faites pitié, madame la secrétaire. Et, cette fois, c'est une gifle que je reçois. Le mollusque s'éloigne. La conscience me revient peu à peu. Je suis seul dans le cabinet, toujours attaché au fauteuil ; je n'ai plus mal du tout. Même si ma chemise a pris la couleur de ma veste, je sais que le plus dur est fait. J'entends le pas lourd du docteur dans la pièce d'à côté. Il m'a implanté des dents de métal, je n'ai aucun doute quand je passe ma langue dans ma bouche, et je ne lui en veux pas. C'est sa spécialité, je ne l'ignorais pas avant de venir ici. Et puis, mes petits os tombaient. Pouvait-il faire un miracle ?

Il entre dans la pièce, tel un ogre adouci par ses agapes anthropophages. Les effets de l'éther m'ont rendu presque aimant. Il me détache et me tend un petit miroir.

« C'est magnifique, docteur. Ce gris doux étincelle. Quel métal avez-vous choisi ? »

Il me répond qu'il aurait préféré me demander mon avis, mais que j'étais si nerveux qu'il avait dû recourir à la force.

« Du zamak, un alliage de plusieurs métaux. C'est un bon compromis pour qui ne peut s'offrir de l'or ou de l'argent.

– Très bon choix, docteur Galaçtoire. »

Alors que je me lève, il me tend un bocal :

« *J'ai vos dents*, me dit-il. Gardez-les en souvenir. »

Je le remercie vivement.

Depuis, j'ai du succès. J'ai rencontré des femmes qui raffolent de ma dentition. Je félicite encore le docteur Galaçtoire d'avoir opté pour le zamak que personne ne connaît et dont je me vante en société. Je vais le voir de temps en temps à son cabinet toujours vide. Il contrôle rapidement mes dents et me confie parfois des secrets scientifiques. Récemment, il a inventé ✂ le dentier télescopique ✂ pour les paralytiques : il se propulse hors de la bouche, à l'aide d'un petit rail, actionné par un gros bouton qu'on coud derrière l'oreille.

Pourtant, si je vous dis que mes dents s'effritent encore, vous penserez que je délire. Je ne peux pas en vouloir au docteur Galaçtoire. Il est doué, mais il n'est pas Dieu. Un cobaye est utile aux progrès de la science et, tout savant qu'il est, il n'a pas deviné que je serai toujours sujet aux maladies étranges, que je n'ai pas de chance et que je suis la victime, comme il dit, d'une corrosion interchristalline, pour l'homme vulgaire « peste du zinc ».

Marthe

Marthe n'avait pas atteint l'âge canonique: elle était cacochyme dans l'âme. Lorsqu'on la rencontrait, on hésitait souvent entre la surprise et l'ennui, la peur et la stupeur. La première fois que je la vis, elle dormait sur un tas de feuilles. Je me demandai si elle passait ses nuits dans ce hall qui sentait le métal chauffé et l'éther. Je manquai de m'apitoyer devant cette femme grasseuse, livrée à la laideur, qui bavait sur la table, la joue collée à des calculs hypothétiques, quand elle se redressa, me fixa d'un œil torve que ne cachaient pas encore ses lunettes à double foyer qu'elle cherchait d'une main impatiente, à tâtons, autour d'elle:

«C'est pour un rendez-vous?», me dit la femme-tortue. Je l'imaginais mâchouillant un morceau de salade.

«Un contrôle.» répondis-je.

Elle n'était pas médecin, mais elle me demanda d'ouvrir la bouche: tandis qu'elle contemplait le champ morne de ma dentition, je respirais son parfum de mollusque ou de batracien, celui que doit répandre l'animal après le coït. Comme j'étais docile, elle se dérida et se livra à des confidences:

«Le docteur Galatoire est un très grand savant. Regardez ce qu'il a fait.»

Elle me montra sa bouche, complètement grise: j'eus l'impression de contempler des osselets empaquetés.

«C'est de l'aluminium. Il y en a pour toutes les bourses!

Même si je connais le docteur depuis plus de trente ans, je n'aurais pas accepté qu'il me fasse cadeau d'un chapelet de dents d'avant-garde. J'ai pris le métal le moins cher mais, regardez, c'est du solide!»

Elle mordit dans son poignet, fière de me démontrer l'utilité de sa mâchoire métallique.

«Je viens pour un contrôle, Madame. Je ne compte pas changer mes dents.»

– Vous avez tort. Vous verrez avec le docteur.»

Marthe se replia dans sa grosse carapace. Elle me jetait des regards obliques. Elle soufflait fort, et la contrariété la faisait déglutir sans cesse. Elle ne me pria pas de gagner la salle d'attente. Gêné par son malaise, je feignis de m'intéresser et je lui demandai si la sensation de l'aluminium dans la bouche ne lui était pas désagréable.

Elle me tira compulsivement la langue.

Le Dentier télescopique

En passant, un spectacle curieux retint mon attention. Je n'avais pas besoin de sensations fortes après avoir vu plusieurs vieux courir avec une chantepleure sur la tête, des jeunes femmes copulant dans des cellules atroces, pleureuses d'un enfant avorté... Les grognements, les plaintes étaient la musique de l'hospice dont je parcourais les couloirs, guidé par le docteur Galaïtoire qui officiait depuis trois ans entre ces murs sinistres. Il me vantait combien son poste de dentiste lui permettait d'être inventif :

« Comment êtes-vous arrivé là ?

– J'avais un cabinet en ville, mais je me consacrais à la recherche et n'avais guère le temps de m'occuper des patients.

– Que cherchiez-vous ?

– J'ai une passion pour les métaux. Mes clients ne voulaient pas croire aux bienfaits du platine ou du zinc alors que leur émail est loin d'être garanti contre le temps et l'érosion. Si j'en ai forcé quelques-uns, je n'ai pas cherché à les convaincre. J'y laissais trop de forces dont je préfère user pour la forge et mes inventions. À propos, je vois que ceci vous intrigue. »

Je m'étais arrêté devant une pièce : sous la lumière artificielle, je distinguai des hommes-robots et je m'en étonnai. Je savais bien que la science n'était pas aussi avancée. Pourtant, un bruit régulier, mécanique, accompagnait des mouvements incompréhensibles.

« Ah! mes paralytiques! Ne sont-ils pas charmants? »

Comme j'acquiesçai timidement, il me donna des explications :

« Avant mon arrivée, les bougres mouraient de faim. Les nourrices, en sous-effectif, ne parvenaient pas à remplir ces bouches inassouvies, et j'ai planché sur le sujet. Ce que vous prenez pour des robots, ce sont simplement des malades à qui j'ai simplifié la vie. Approchez. »

Nous pénétrâmes dans la cellule où je voyais des hommes attachés à une chaise ou couchés sur un lit. Ils puisaient dans un tas de nourriture à l'aide d'un objet mécanique qui jaillissait subitement de leur bouche. On aurait dit qu'ils tiraient une langue de métal, tels des crapauds avides et apathiques.

« J'ai greffé à chacun cet appareil magique! Selon la nature et le degré de leur paralysie, ils poussent un bouton qui actionne leur dentier mécanique. J'ai fixé sur des rails cette bouche artificielle, construite dans un acier inoxydable. Je me suis inspiré des agrafeuses, vous savez, la glissière... »

Je grimaçai devant ces mâchoires mouvantes, mais il ne vit pas mon dégoût. Comme j'allais passer mon chemin, sans oublier de le féliciter pour la forme, je lui fis remarquer que ce dispositif présentait un inconvénient.

« Ah! Je sais, mon ami, c'est un bien pour un mal: mes ravissants paralytiques seront bientôt obèses. »



Le Boucher

Ce n'était pas la première fois que je rencontrais ce genre de personnage dont les grosses mains m'impressionnaient. Mais cet homme avait un air triste, comme s'il ployait sous le fardeau de son existence. Je le pris en pitié et décidai, malgré mes goûts végétariens, de pousser la porte de son échoppe.

Quand je le croisais dans la rue, il marchait toujours tête basse, s'asseyait sur un banc, jamais très loin du parc, attendant quelque chose que j'imaginais être la fin de ses souffrances. Combien de fois avais-je voulu prendre place à ses côtés, lui déclarer par compassion : « Mon bon monsieur, je vois bien que vous n'avez plus d'espoir » ? Mais je restais en retrait, me gardant d'enfoncer le clou, consciente de l'indélicatesse d'une telle phrase. Je cherchai les causes de son malheur : avait-il un chagrin d'amour ? Était-il en faillite ? Le meilleur moyen de le réjouir était de lui acheter quelques morceaux de viande, que je jetterais dans un égout plus loin sans qu'il en apprît rien. Au moins, j'aurais rendu un homme heureux.

J'entrai dans la boutique : ses joues grasses se fendirent d'un rictus – à chacun sa façon de sourire. Comme je ne mettais jamais les pieds dans une boucherie, je m'attardai, lui demandai conseil, fis mine de m'intéresser :

« J'hésite, lui dis-je, entre ces cuisses rougeâtres et ces cervelles rieuses. » J'étais si étrangère au langage des bouchers... Je ne savais vraiment pas quoi dire tandis qu'un

haut-le-cœur me gagnait peu à peu devant l'étal sanglant où s'exhibaient les restes d'animaux de ferme. Pour reprendre mon souffle, je regardai autour de moi ; je trouvai que la décoration était originale : au lieu de cochons de porcelaine, l'homme avait mis des bibelots d'animaux domestiques.

Inspirée tout à coup par son affection pour les bêtes, je lui dis que j'aimais les chiens. Alors, son visage rayonna. Il me parla enfin, m'indiquant un morceau de choix :

« Si vous aimez le chien, je vous conseille ce museau de dogue allemand, délicieux en vinaigrette. »





Secundus nodus

L'Apôtre de la Foi

Le Bourreau de Bastogne

Sur la Grand-Place de Bastogne,
♣ Raluca ♠ poursuit sa besogne,
Prêchant, sur l'estrade perché,

Au brigand la bonne parole.
Entravé dans sa camisole,
Le captif avoue ses péchés.

Le bourreau a l'esprit amène
Et le cœur d'un curé manqué.
Lui qui n'était qu'un freluquet,
L'époux hasardeux d'Avelaine,

Édifie des énergumènes,
Des scélérats et des toqués :
Il absout, la hache astiquée,
Les pécheurs qu'il étête – Amen.

La Femme du Bourreau

La première venue s'appelait Avelaine. Il l'avait rencontrée lors d'un bal auquel il s'était rendu dans le seul but de trouver une épouse. Il s'était dit qu'il choisirait celle qui viendrait vers lui et qui l'inviterait à danser, car il se sentait incapable de faire un pas en direction d'une femme. À vingt-huit ans, il avait voulu devenir prêtre, mais s'était retiré depuis peu de l'Église, trop tenté par ses condisciples. Pour se punir de ses attirances, il se marierait au plus vite avec une villageoise.

Ce soir-là, il portait sa veste bleue, élégante, qui mettait en valeur ses yeux clairs : il s'était fait très beau pour attirer les femmes, qu'il n'avait jamais fréquentées, hormis la sœur Yvette qui le corrigeait autrefois à l'école pour un oui, pour un non – ou simplement pour le plaisir. Mais comme elle n'était pas Wanda, ses punitions ne l'inclinèrent pas aux fantasmes masochistes. Au contraire, les dents vertes d'Yvette le dégoûtèrent de la gent féminine, surtout qu'un jeune abbé qu'il croisait à la messe lui avait donné l'envie de servir Dieu pour toujours. Il commença par être enfant de chœur, mais le curé fut irréprochable. Il fut déçu de constater que les rumeurs sur la sexualité des prêtres étaient largement exagérées, et il se plut dans la contemplation, sublima des désirs qu'il ne pouvait assouvir.

Il avait quitté depuis peu le noviciat. Ses cheveux naturellement frisés lui donnaient un air enfantin. Il vit quelques

jeunes filles qu'il ne trouva pas repoussantes, mais elles ne l'approchèrent pas, sans doute intimidées par ce garçon à la mine triste qui restait dans son coin. Il s'en remettait à Dieu, le priant de l'aider dans son projet matrimonial. Il ne se sentirait pas le courage de se rendre au bal une autre fois.

C'est alors qu'Avelaine arriva. Sur la piste, il avait remarqué une femme au visage masculin dont chaque trait était renforcé par un maquillage excessif: elle avait de grosses lèvres rouges, des sourcils fortement marqués qu'elle avait teints en châtain clair alors que sa chevelure, semblable aux contours d'une tonsure, était roux flamboyant. Lorsqu'il la vit venir à lui, il crut qu'elle grimaçait, mais c'était son sourire... Elle avait la grâce commerciale d'une concierge mal lunée. De corps, Avelaine était assez bien faite. Elle s'était fagotée dans une robe de soirée dont la campagne seule a le secret; un faux satin rosé boudinait ses hanches imparfaites et un balconnet généreux exhaussait sa poitrine. Ainsi vêtue, elle plaisait aux hommes. Elle n'était pas de la première jeunesse, mais elle cachait son âge derrière toutes ces couleurs, ses jambes fermes grillagées dans des bas vert kaki. Sa voix rauque le surprit quand elle lui susurra à l'oreille un «Tu danses?».

Il sut, à cet instant, qu'il enlaçait la future Madame Raluca.

Elle ne le quitta pas durant le bal, l'enfermant jalousement dans ses bras de célibataire. Son petit freluquet, comme elle se plairait à l'appeler, n'appartiendrait pas à une autre. Elle le suivit chez lui, préparée à une nuit torride bien qu'elle se rendît compte, à la rapidité du coup, que son chasseur était novice. Le lendemain matin, il lui bredouilla sa demande en mariage qu'elle accepta sans hésiter: elle avait déjà trente-cinq ans et elle rêvait de convoler. Comme elle tenait un salon de coiffure pour hommes, elle avait fait ses gammes avec de nombreux villageois que leurs épouses ne satisfaisaient pas.

Cela permettait à Avelaine de ne pas se rouiller (sic) en attendant le jour où elle trouverait son prince (resic). Ses frisettes l'avaient fait chavirer, tout comme son air timide et maladroit. Elle épousa donc cet avorton de prêtre qui lui fit huit enfants en six ans : dans son engouement conjugal, Avelaine avait réussi à pondre des triplés.

Son mari prit de l'assurance. Aimé par une telle femme, il se sentit plus fort. Il avait enseveli ses désirs pour les hommes et s'était mis en tête d'édifier les gens du village. Peu à peu, le jeune garçon discret devint un prédicateur renommé. Qui aurait reconnu, sur son estrade, le timoré Daniel, destiné à devenir curé ? Il s'était métamorphosé au contact de son épouse, dont la gouaille l'avait décoincé. C'était devant elle, au début, qu'il faisait ses sermons. Elle aimait tant voir son plumé se transformer en coq volubile ! Avelaine était fière de lui. Elle eut l'idée de la tribune, de la harangue, du racolage et, très vite, il acquit sa réputation de prêcheur au point que les gens du village venaient chercher auprès de lui les conseils pour mieux vivre. Les enfants grouillaient au salon de coiffure. Après la naissance du huitième, le prédicateur fit savoir à sa femme qu'il refusait de se vautrer dans le stupre. Elle n'y vit pas d'inconvénients, surtout que sa boutique ne désemplissait pas et que sa clientèle réclamait de grands soins, autres que capillaires. Elle aurait voulu tout de même qu'il lui fit un neuvième enfant : être mère lui aurait donné l'impression de rajeunir. Mais il fut implacable.

En à peine six ans, il s'était transformé. Ses cheveux avaient blanchi. Il se sentait des ailes à porter la bonne parole, à tenter de remettre sur le bon chemin les pécheurs ; il prenait du plaisir à sermonner les jeunes garçons et il les incitait à se marier dès que possible pour perpétuer la race bénie des hommes. Il eut tellement de succès que le curé du village

dut le rappeler à l'ordre, s'offusquant de cette concurrence. À la chaire, celui-ci ne connaissait pas le même succès. Il lui fit part de ses réserves, lui dit qu'il ne devait pas chasser sur son terrain, et notre homme comprit qu'il avait mal agi. Il remercia l'abbé de lui avoir ouvert les yeux : il était fait pour la tribune, c'était certain, mais il ne devait pas dévoyer les oyes d'une paroisse qui ne lui appartenait pas. Honteux d'avoir marché sur ses plates-bandes, il se mortifia, serra durant un mois sa haire avec la discipline et, à l'issue de cette pénitence, il demanda à son horrible épouse de lui teindre les cheveux en rouge : décidé à changer de destin, il officierait autrement et proposerait ses services à la ville la plus proche.

*

Quand ils arrivèrent à ♣ Bastogne ♣, ils ne passèrent pas inaperçus. Juchés sur la charrette, huit enfants en bas âge étaient conduits par une femme rousse à la face renfrognée, mais d'une coquetterie dérangeante : Avelaine avait enflé au fil de ses grossesses ; elle n'avait pourtant pas renoncé à tortiller son corps dans des dentelles étroites. Sa chair débordait de partout et, sous des yeux hallucinés, elle parcourut la Grand'Rue, cochère qui n'était pas perchée sur un balai mais qui semblait sortie d'une histoire de sorcière, tandis que, derrière elle, bringuebalait une roulotte où étaient entassés les meubles et les objets de la famille Raluca. Daniel avait promis à sa femme qu'être coiffeuse à la ville serait plus prestigieux ; de toute manière, elle avait fait le tour de sa clientèle campagne.

Ils emménagèrent dans une rue perpendiculaire à la Place où il rêvait déjà d'installer sa tribune : il se voyait, vêtu de sa nouvelle tunique, les cheveux rougeoyants, défrisés avec l'âge,



prêtant la main à Dieu. Il se rendit chez le bourgmestre et lui proposa ses services de bourreau. En effet, Daniel Raluca était résolu à prêcher différemment : il accompagnerait les condamnés, du début à la fin, et soulagerait leur conscience avant de les délester de leur tête. Or, les exécutions n'étaient pas si courantes et le bourgmestre lui fit savoir que la place de bourreau était prise. Daniel insista :

«Tenez compte du fait que je suis Français et que la guillotine est dans nos gènes.» Face à cet argument, son interlocuteur convint qu'il ferait appel à lui si le bourreau municipal tombait malade.

L'âme en peine, Daniel attendit un signe du bourgmestre et, pour passer le temps, il obtint l'autorisation de prêcher en prison.

De son côté, Avelaine avait les loisirs d'un rat mort : elle s'ennuyait, n'avait pas trouvé de travail dans les salons de Bastogne. Elle s'était même fait détester des femmes de la ville qui la trouvaient vulgaire parce qu'elle refusait de porter comme elles un fichu. Chaque soir, elle se plaignait à son époux : elle souhaitait reprendre la coiffure, elle aimait ce métier, mais ici, elle n'avait nulle tête à friser. Elle n'en pouvait plus de rester à la maison ; ses enfants s'occupaient tout seuls, et elle n'avait pas un amant. Elle avait accepté la chasteté de son mari tant qu'elle pouvait se satisfaire au village. Maintenant, elle voulait un autre bébé, autant par dépit que par envie. Enragée comme Médée, elle menaça Daniel des pires horreurs. Vu qu'elle était mère poule, physiquement semblable à une grosse cocotte, il ne la prit pas au sérieux. Pourtant, il la savait capable de créer le scandale : il refusa le neuvième bébé, mais lui promit de lui trouver quelque chose à faire et, le lendemain, il demanda à s'entretenir avec le directeur de la geôle bastognarde. Il lui proposa les services de sa femme,

arguant qu'il se souciait du salut de l'âme des captifs, et qu'il fallait aussi les rendre présentables pour leur exécution. Le directeur objecta que peu d'entre eux étaient condamnés à la peine capitale; Raluca répondit que, même au fond de leur cellule, ils avaient droit à un peu de dignité. On ne sait pourquoi le directeur céda, sans doute parce qu'il craignait les yeux perçants de l'aumônier et qu'il ne tenait pas à s'en faire un ennemi.

Avelaine Raluca abandonna donc à elle-même sa douce progéniture pour se consacrer au bien-être des prisonniers. Elle se donna corps et âme à sa mission et aux détenus ravis d'obtenir les faveurs de cette coiffeuse hors du commun. À l'heure de la promenade, on voyait défiler des têtes de toutes les couleurs, des frisées, des rasées et des shampounées. On aurait pu croire qu'à Bastogne, Noël arrivait avant l'heure. Daniel n'ignorait pas les penchants lascifs de sa femme, mais il se sentait soulagé de ne pas avoir à assurer le devoir conjugal. Durant sa longue période d'ennui, elle était devenue insistante et il n'aurait pas pu la repousser éternellement.

Pourquoi a-t-il fallu que Dieu, à qui Daniel était fidèle, enrayât ce bonheur? Une femme coiffeuse et séductrice, et un bourreau en devenir s'entichèrent du même jeune homme condamné à la guillotine: ce cocaïnomane avait tué des vieilles femmes pour leur dérober de l'argent et, malgré sa face d'ange, le jury s'était montré sévère. En le coiffant, Avelaine avait senti plusieurs cœurs palpiter sous sa robe, mais le garçon n'était pas sensible à ses charmes. Quand elle s'agenouilla pour parfaire sa coiffure, il la repoussa brutalement, et elle pleura: sans lui dire combien elle était laide, il lui avoua qu'il n'était pas sensible aux appas féminins. Elle fut si chagrinée que son mari voulut savoir ce qui la mettait dans cet état. Quand elle

parla de Gaëtan, sans révéler ce qui s'était passé exactement, Daniel se sentit fondre à son tour. Lors de ses deux visites, il avait remarqué la beauté meurtrière du garçon, avait combattu l'attrance, persuadé que le criminel aimait les femmes comme la plupart des gens de son espèce; et voilà qu'Avelaine semait en lui la tentation contre laquelle il avait tant lutté! Il coupa court à la conversation et se promit de ne plus rendre visite à ce jeune inverti.

La coiffeuse ne put s'empêcher de retourner auprès du garçon. Elle était transie de passion, prête à tout pour le faire céder. Elle ne croyait pas aux attirances pour le même sexe depuis qu'elle avait tenté, dans sa jeunesse, de coucher avec la voisine, une maquereille qui sentait la piquette. Elle n'ignorait pas, au fond d'elle, que son curé manqué d'époux avait ce genre de goûts, même si elle refusait de le voir: «Ça se guérit, la preuve! Les huit enfants ne sont pas tombés du ciel. Je ferai succomber Gaëtan.»

Lorsqu'elle entra dans sa cellule, le cocaïnomane était plus que nerveux: sevré par la force des choses, il ne supportait rien. Les yeux exorbités, le corps en sueur, il passait sa journée à hurler. Comme il avait failli éclater son crâne contre le mur, crâne précieux réservé au bourreau, on l'avait bâillonné, attaché à une chaise, et il restait là, impuissant, suant le manque de drogue sans perdre sa beauté. Avelaine sourit au gardien:

«C'est la coiffeuse!» dit-elle à l'homme qui la connaissait bien et qui avait goûté à ses services. Il la savait autorisée à pénétrer dans les cellules et lui ouvrit la porte. Que pouvait-on craindre d'une femme?

Quand Gaëtan la vit, son agitation redoubla. S'il avait pu parler, il lui aurait crié qu'il n'avait nul besoin qu'on le coiffât, et pour cause: il avait la boule à zéro. Mais Avelaine caressa

sa tête tendrement et mit genoux à terre pour l'offrande qu'il avait refusée. Il tenta bien de la repousser à coups de pieds, mais elle parvint à coincer fermement ses jambes entre ses coudes. Elle se livra enfin à ce qu'elle avait tant désiré, et ce fut merveilleux: le pauvre garçon, privé de tout, réagit malgré lui aux attentions de la grosse femme, et la honte le calma jusqu'au lendemain matin, jour où le visitait l'aumônier Raluca. Ce dernier venait d'apprendre la nouvelle: on lui confiait la décapitation de Gaëtan, et il était aux anges! En abattant la hache sur son cou ravissant, il aurait l'impression d'être Jésus dans le désert, résistant à Satan. Il se sentait léger, heureux de faire ses armes dans de telles circonstances. Sa carrière de bourreau était une grâce de Dieu.

On débâillonna Gaëtan. Il n'avait rien à dire, ne regrettait rien et refusait la confession. Il détestait cet homme à la chevelure rouge, presque aussi dégoûtant que la rouquine qui l'avait abusé. Cependant, il ignorait qu'elle était son épouse vu les regards libidineux qu'il ne cessait de lui lancer. D'une voix douceuse, le bourreau-prêtre tenta de le faire parler, espérant recueillir quelques aveux sexuels; mais Gaëtan garda pour lui ses penchants érotiques et dit, en conclusion:

« Foutez-moi le camp. »

Raluca ajouta tout de même qu'ils se verraient une dernière fois, lorsque sa tête serait sur le billot: il avait insisté auprès du bourgmestre afin qu'il lui permît d'accomplir sa tâche à l'ancienne: une hache pour prouver sa force et son talent. Sachant que Raluca l'aurait à l'usure, l'élus l'avait autorisé à jouer les bourreaux médiévaux. Ce serait un spectacle à Bastogne où l'on n'aurait pas souvent l'occasion de voir un illuminé aux cheveux rouges couper le cou d'un tueur cocaïnomane.

Au jour dit, on installa une souche de bois que le public encercla. Avelaine était au premier rang: elle ne voulait rien

manquer de la mort de ce drôle d'amant. Elle avait mis sa robe des premiers jours, celle qu'elle portait au bal et qui ne lui allait plus. Boudinée et avide, elle espérait l'instant où la jeune tête sauterait. Son mari ne la remarqua pas, trop concentré sur son travail, la conscience en folie : en tuant Gaëtan, il purifiait le monde et il se punissait d'avoir éprouvé un désir qu'il avait refoulé si longtemps.

Enfin, ce fut l'heure de soulever la hache et de la faire tomber sur cette nuque sublime... Tout le corps du bourreau se raidit au moment où craqua l'atlas... Cela n'échappa pas à Avelaine. « Ô mon mari si chaste, à la tunique bombée... » Elle se leva d'un bond pour rattraper la tête qui roulait, yeux ouverts : époussetant le crâne plein de poussière, elle embrassa la bouche, se tourna vers Daniel, prête à partager le baiser. Mais elle se ravisa. En riant, elle s'écria : « Voici l'homme ! », et elle posa la tête dans la corbeille, s'essuya les mains sur sa robe. Raluca eut peur, un instant, qu'Avelaine n'en dît davantage. Il était le prêcheur, le bourreau et il craignit pour sa réputation. En faux satin qui vomissait, elle rentra chez elle, sous les rires de la foule.

Sur la route, elle se dit qu'elle avait les moyens de s'offrir un neuvième enfant.

Variation sur « Le Bourreau de Bastogne »

A M. D.

Sur la Grand-Place de Bastogne,
J'ai mangé du foie de cigogne
Et du jus de liron pressé.

Me gavant de ces ortolans,
Je ne vois pas, dodelinant,
Venir, sur deux pattes dressé,

Mon tyran végétal qui crie :
« Que bâfres-tu encor, vaurien ?
Tes réflexes dinosauriens
Ont mérité d'être punis.

Lève-toi, avance et vomis
Ce déjeuner luciférien.
Tu deviendras végétarien
Et croqueras des salsifis. »





Lucrèce in chains

À la vue de la vierge triste, les tournesols frémissent, habitués aux vaches dans le champ cordouan.

Elle espère, tout près du billot, que le bourreau abrégera son attente.

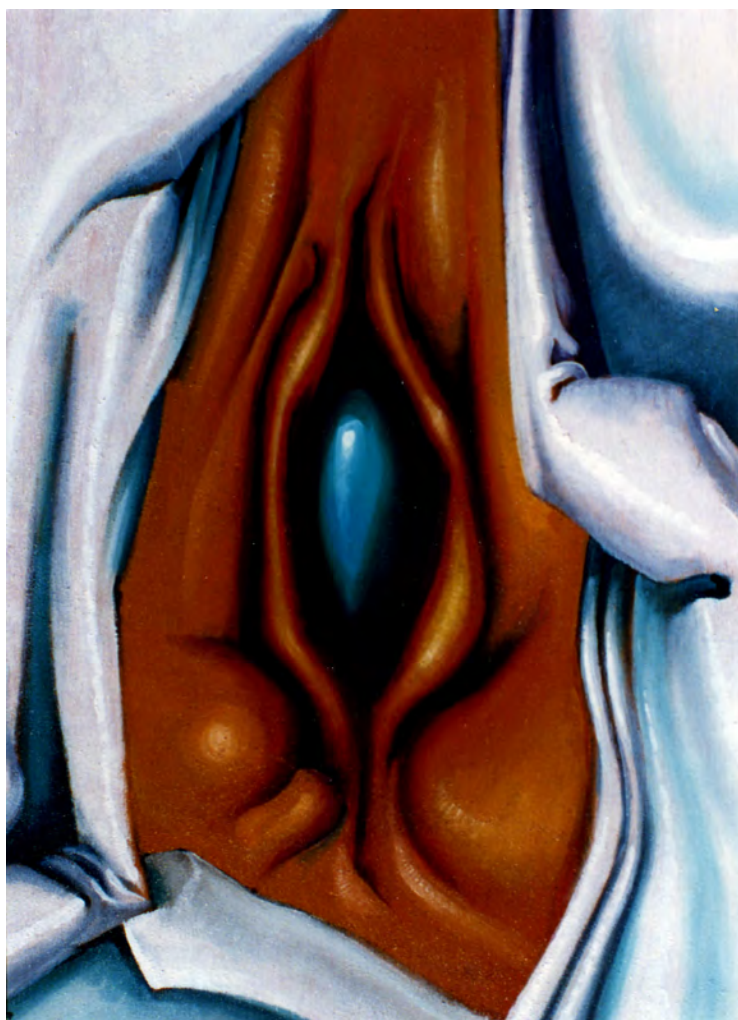
Depuis trois jours, le juge a attaché Lucrèce à la barrière. Dans son esprit, c'est sa plus belle génisse. Mais il en tire un autre bénéfice: celle qu'il nomme sa vierge faiblit sous sa tunique, et son air abattu excite le serviteur des Maures.

Il voudrait qu'elle abjure. Sans en faire son épouse, il la garderait à l'abri d'un sérail tout petit, à hauteur de son impuissance. Qu'elle sourie, le charme s'envole. Il la préfère au champ: la chaîne autour du cou, comme une belle esclave.

A-t-il jamais osé coller ses lèvres aux télines bovines? Lucrèce comble un désir qu'il tait depuis des lustres. Les vaches blondes n'ont pas son pouvoir érotique. Qu'elle sourie et c'en est fini.

Le public la réclame. Il veut du sang chrétien! À moitié nue, on la flagelle, au nom du Dieu des Maures. Le juge ordonne, adore les chairs qui se déchirent. Il savoure, sait qu'il n'arrachera pas un sourire à la femme laiteuse. Qu'elle abjure et elle est à lui.

Lucrèce lève les yeux au ciel: elle a rêvé au goût d'une liqueur de miel. C'est l'annonce de son paradis. La chaîne est un collier de reine, pense-t-elle, affichant l'air béat des martyrs.



Tertius nodus

Fœtus

L'Ostréiculteur

En compagnie d'une jeune femme que j'avais rencontrée sur la plage, je visitais le littoral. À Cancale, nous déjeunâmes dans un bar à huîtres folklorique: j'aimais cette ambiance portuaire, la mer, les relents de poisson. Mon amie, que je découvrais ce jour-là – la fête nocturne ne m'avait pas laissé le loisir de connaître ses passions et ses habitudes –, pinçait du nez et s'exclamait sans cesse que l'endroit sentait mauvais. Au début, j'en souris mais, petit à petit, elle me gâcha la promenade. Je la trouvais faussement précieuse, et je la regardais jouer les citadines qu'indisposait l'odeur des coquillages. Pourtant, elle accepta l'idée de déguster un muscadet sur la terrasse. J'eus le droit d'écouter une quantité non négligeable d'inepties à propos des marées, de la flore et des oiseaux qui chantent. Ma jeune amie était poète. Elle sortit de sa poche le rire des enfants, le chagrin des mendiants et les lys orgueilleux. Heureusement, j'aimais les huîtres que j'avalais par demi-douzaines pendant qu'elle déclamait ses œuvres. Une fois repu (elle n'avait rien mangé), je proposai encore une balade sur le port: je ne me lassais pas des petits caboulots. Ma grue faisait de longues enjambées: je la tenais par la taille car elle était jolie.

Nous passâmes devant une cabane qui attira notre attention. Des corbeilles débordaient de perles colorées. À leur vue, mon amie s'anima! Elle voulait tout toucher, et je sentais

qu'elle attendait une proposition de ma part. Je n'avais aucune intention de la demander en mariage ni de me ruiner chez ce joaillier de circonstance. Comme elle poussait des petits cris d'extase, un homme surgit de l'arrière-boutique. Il scruta ma compagne et s'essuya les mains à son tablier de pêcheur. Elle ne le remarqua pas, trop occupée à faire rouler les petites billes sous ses doigts : elles lui faisaient un fol effet ! L'homme s'approcha de moi. Nous eûmes un regard complice ; j'ai souvent inspiré une confiance aveugle aux inconnus. L'homme m'invita à le suivre tandis que mon amie continuait de sautiller d'une corbeille à l'autre, trouvant toujours plus belle la bille d'à côté.

« Je n'ai jamais vu tant de perles, et surtout de cette qualité.

– Nous pouvons nous entendre, je crois, me répondit le pêcheur. Je rencontre parfois des voyageurs comme vous à qui je livre les secrets de ma recette. Venez. »

Je n'imaginais pas que la cabane fût si profonde. Il souleva une trappe, et nous descendîmes dans une cave d'où s'élevaient des couinements. Je commençais à me demander si cet homme cultivait les huîtres.

Avec une lampe de poche, il éclaira un spectacle qui, au lieu de m'horrifier, éveilla en moi le désir : dans des cages alignées, des femmes nues étaient contraintes, cuisses écartées. Elles ne se touchaient pas ; elles étaient immobiles, maintenues dans des carcans ou attachées avec de la ficelle. Je suivais les pas du pêcheur qui paraissait heureux de me montrer son champ de culture :

« Les huîtres, c'est devenu vulgaire... Faites-vous le lien entre mes corbeilles à l'étage et ce parterre de femmes ? »

L'idée me vint, mais elle était si saugrenue que je n'osai la verbaliser.

« Oui, vous avez compris. Il faut juste que je vous explique

la technique, qui ne diffère guère de celle d'un banal ostréiculteur. Le sexe de ces femmes est stimulé plusieurs fois par semaine. Vous me direz qu'elles ne sont pas en position de prendre du plaisir. Eh bien, vous vous trompez. Le plaisir est psychologique. Je veille à l'abondance des sécrétions et, au moment où il semble que la femme se relâche, je pose un ♣ grain de sable ♣, une poussière, entre ses lèvres. Figurez-vous que le corps étranger, qu'elles ne peuvent retirer puisqu'elles sont ligotées, subit une réaction chimique. Je ne vous apprends rien sur la fabrique des perles, je suppose. Une huître produit la nacre entre deux et six ans. Il faut plus longtemps à mes femmes, mais le résultat est garanti. C'est de la perle de haute volée que je sors d'entre leurs cuisses! Je n'ai pas donné de nom à cette matière qu'elles fabriquent, et si vous avez une idée... »

Je restai muet face au prodige.

« Venez voir de plus près. Celle-ci arrive à terme. »

Je pénétrai dans la cage où une femme superbe offrait la vue d'un sexe de lapis-lazuli.

« Il y a cinq ans, j'ai jeté de la poudre bleue entre ses lèvres humides. Voyez le résultat! C'est du grand art, ne trouvez-vous pas? »

J'étais émerveillé, et mon désir pulsait. Le joaillier le devina et me rappela à l'ordre :

« Ici, ce n'est pas un bordel. Ces femmes sont mes outils de travail. Contenez-vous. Je ne faiblis jamais, même en période de stimulation. »

Je préférai détourner le regard de l'intérieur des ventres. Quand la visite fut terminée, il me demanda si je désirais acquérir l'une de ces perles :

« En haut, dans les corbeilles, ce ne sont que des répliques. Je ne peux pas mettre à la vue du tout-venant des produits si

précieux. J'ai des accords avec des commerçants américains, russes et asiatiques. Êtes-vous intéressé?»

Je lui répondis que je n'en avais pas les moyens.

« Vous vous trompez. Je ne vous aurais pas fait descendre si vous n'aviez pas été un acheteur potentiel. Nous trouverons un accord. »

Nous revînmes à la lumière. Mon amie était toujours là : elle essayait, devant un miroir, des colliers de fausses perles. Le pêcheur lui dit :

« Suivez-moi, mademoiselle. J'ai de jolies choses à vous montrer en bas. »

Il me fit un clin d'œil. Je souris à l'ostréiculteur.

Nucléus

« Je n'achève pas les spécimens sur lesquels la greffe n'a pas pris. Ils me servent à l'observation. Celle-ci s'appelle Donatille – je leur donne à toutes un prénom, cela me semble plus humain.

« Je cherche à comprendre ce qui n'a pas fonctionné sur elle. J'ai dans l'idée que Donatille a été exploitée trop tôt. J'aurais dû la laisser reposer. À notre premier contact, elle n'était pas méfiante, elle ne s'est même pas étonnée face au spectacle de ses consœurs. Ce manque de sensibilité aurait dû m'alerter. – Au passage, les blondes sont moins prolifiques. Quand je l'ai acquise, je crois qu'elle n'était pas arrivée à maturité. L'homme qui me l'a vendue m'a certifié qu'elle avait passé dix-huit ans mais, vu son état désormais, j'en doute. Observez les grandes lèvres nues, qui ont laissé tomber la perle d'aigue-marine. Son sexe est tout bosselé. Ne vous fait-il penser à rien ? »

L'industriel américain répondit qu'il avait l'impression d'un visage grimaçant.

« Tout juste ! Pour le commun, c'est dégoûtant. Moi, je trouve cela sublime. Vous avez l'œil d'un peintre. »

Il confirma qu'il avait exposé de nombreux tableaux à New York.

« De quel courant ?

– Expressionniste. »

L'ostréiculteur poursuivit :

« Donatille a mal réagi quand j'ai sectionné la gonade. La cavité, qui ressemble à un nombril, était le siège du nucléus. »

L'interprète de l'industriel tentait de restituer au plus près les gloses du cultivateur d'huîtres mais, au mot « nucléus », il demanda des précisions.

« C'est un petit noyau autour duquel se forme la perle. Je ne crois pas qu'il faille entrer dans les détails pour nos clients. Malgré sa mauvaise réaction, elle a tout de même formé cette bille précieuse que je n'ose pas encore lui retirer. Je crains que l'extraction ne provoque ♣ sa mort ♣. En outre, je m'interroge : ne pond-elle pas une deuxième perle, au-dessus des boursoufflures ? »

Comme ils scrutaient tous trois l'entrejambe de Donatille, l'ostréiculteur demanda :

« Combien en voulez-vous ? »

L'Américain ouvrit une mallette remplie de billets : il pourrait obtenir vingt kilogrammes de pierres précieuses ! Le perliculteur écarquilla les yeux :

« À ce prix, je vous permets même de peindre le portrait de ma Donatille. »

Mort d'une femme-huître

(épitaphe en forme de contrerimes)

Un bivalve en cage sourit :
C'est un corps d'écorché,
Renflement de lèvres séchées
Que la mort raccourcit.

L'huître tarie n'a pas craché
Sa perle de rubis :
Ci-gît le sexe rabougri
De la femme édentée.







La Costaude de la Bastoche

(Hommage à Clovis Trouille)

Elle s'était exercée longtemps au métro de la Bastille, sous les ovations des passants. Aux roulements de tambour, la Costaude arrivait, une épée à la main, pour impressionner son public. Tous retenaient leur souffle devant cette femme plus forte qu'un mâle, qui soulevait un haltère de trois cent cinquante livres. La plupart ne venaient pas pour admirer ses muscles, mais pour médire d'une bête de foire.

Le choix de cette place n'était pas un hasard : la Costaude rêvait d'abolir les privilèges que n'avaient pas foulés les sans-culottes. Avant d'attraper son haltère, elle inspirait lentement l'air d'une rébellion qu'elle allait mener seule. La tête en bas, prête à saisir la barre, elle repensait à son enfance, quand on l'avait forcée à marcher nue toute une journée parce qu'elle avait sali sa robe ; les mains serrées sur le métal, elle voyait le corps de sa mère qui se balançait sur la branche, au cri amical du corbeau posé sur son épaule. Comme elle commençait à râler, soulevant ce poids inhumain, la Costaude songeait à des noces à la campagne, prologues aux enfantements et aux utérus distendus, aux lits ensanglantés et aux hommes remariés sur la terre fraîche des tombes ; elle imaginait la sorcière, attachée au bûcher, et la rousseur dégoulinant sur sa face innocente, livrée à la torture pour avoir pilonné des graines de

coquelicots, terrible danger pour la fertilité des hommes... Il y avait aussi la ribaude qui la soutenait de son regard triste, quand elle portait cette masse par-dessus ses épaules. Enfin, elle tenait fermement le métal, les bras tendus au ciel : malgré elle, les poids qu'elle soulevait virilisaient encore l'obélisque de la Bastille lorsqu'elle convoquait l'image de mille femmes anonymes.

Soudain, la Costaupe poussa un cri de guerre, laissa tomber l'haltère au sol, et elle troua les messes-basses de sa lance imaginaire.

Quartus nodus

Adam et Ève



L'après-midi d'un faune

(Panique)

Alphonse, faune ordinaire, traquait les nymphes dans la nature. Depuis plusieurs années, il s'était entiché d'un laideron qui se laissait faire quelquefois et qui avait besoin d'un long cérémonial pour faire naître le désir.

Si les nymphes sont des atomes, certaines ont la gueule cabossée: en plus d'être affreuse, Savine était coquette. Inconsciente de sa laideur, elle se permettait mille caprices auxquels se soumettait Alphonse. Elle avait le visage d'un homme: avec la grâce d'un savant fou, elle se coupait régulièrement les cheveux au-dessus des oreilles; son nez ne cachait pas des dents trop longues, couronnées par un ♣ bec-de-lièvre ♣, et elle ne souriait jamais, persuadée que son air austère embellissait ses traits.

Elle se pavanait dans les bois, convaincue de faire de l'ombre aux gracieuses consœurs d'Égérie. Lorsqu'elle passait devant une mare, elle se penchait pour voir son reflet qu'elle admirait, tel un Narcisse maboul: l'amour fou d'Alphonse l'aveuglait.

Le faune la poursuivait. Il se cachait derrière les arbres, la reluquait, guettant l'instant où elle accepterait les baisers. Entre eux existait un rituel qui ne le trompait pas: lorsqu'il s'était permis de faire des avances à sa laide sans sacrifier à la parade, il était revenu contrit et humilié. Savine se prenait

pour une reine: elle décrétait, elle invitait, elle avait l'obligance de regarder son satyre au gros nez. Comme elle se savait observée, elle marchait tête haute et allongeait le pas. La plupart des sylvains voyaient en elle une erreur de la nature, mais elle les dédaignait parce que l'offense ne l'atteignait jamais. Les autres nymphes la trouvaient détestable. Malgré sa face difforme, elle osait leur donner des conseils de beauté et, de son œil hautain, elle jugeait une naïade plus vite que Minos aux Enfers.

Les jours de copulation, elle envoyait des signes à son amant transi: elle s'accroupissait au pied d'un arbre après s'être déshabillée. Le lieu n'était pas choisi au hasard: elle avait le vice des fourmilières. Elle n'imaginait pas se laisser toucher par Alphonse sans la piquûre de ces insectes. Panique! Le sexe enduit de miel, elle attendait l'assaut des fourmis rouges: c'était la seule façon de susciter en elle le désir. Le doigt fiché dans la souche, elle gardait les yeux ouverts. Les bêtes ne mettaient pas longtemps à entrer dans le corridor et, quand elles la piquaient, Savine gémissait de sa voix rauque et anti-érotique qui affolait Alphonse. Il venait par-derrière, soumis, et n'osait l'embrasser tandis qu'elle se pâmait sous l'étreinte myrmicophile. Il lui fallait attendre que la brûlure fût à son comble.

Pétales ouverts, la nature semblait s'épanouir lors de l'accouplement du faune enamouré et du laidéron des prés.

Le baiser bec-de-lièvre

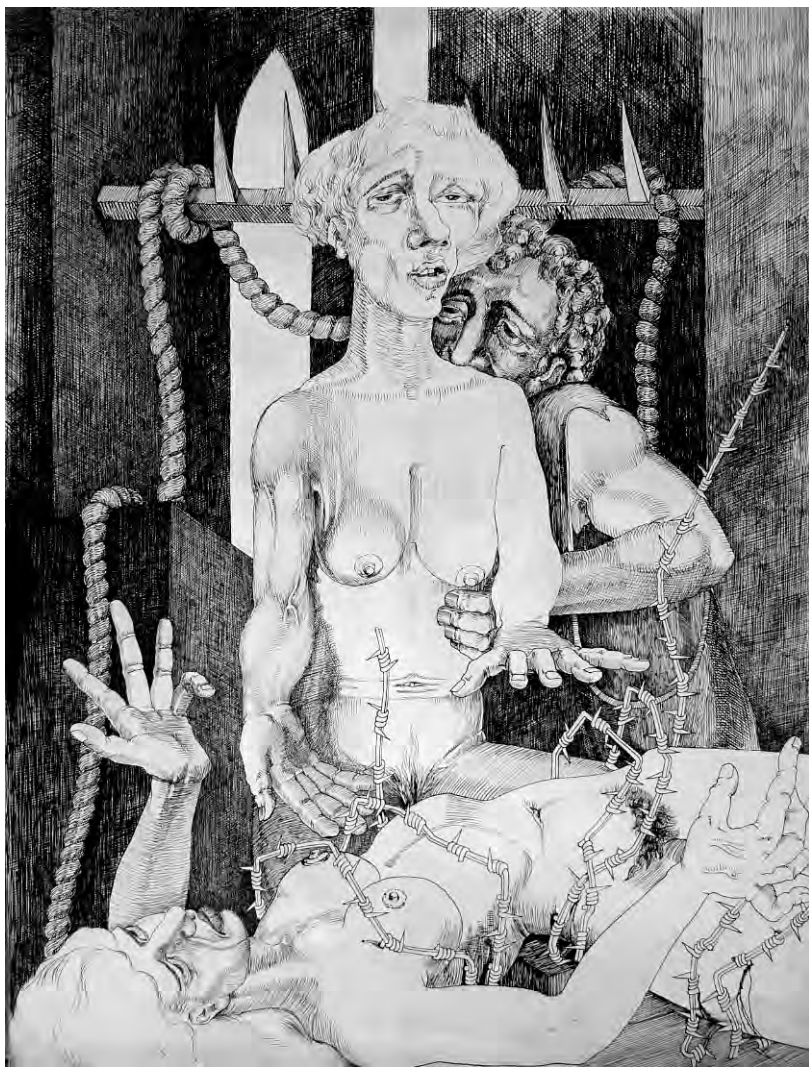
(sonnet polaire)

Alphonse a surveillé l'étrange champignon,
Protégé sa poussée, délogé les limaces,
Chéri le tégument du nouveau compagnon :
Le fils de Pan n'a d'yeux que pour une grimace.

Est-ce une amanite, un bolet ? Il a des airs
Atroces ! Mais le satyre neurasthénique
Aime déjà l'enfant du ventre de la terre.

Il lui donne un prénom : ♣ Savine ♣ – affreuse femme
Qui naît patiemment de la forme fongique...
Un lièvre passe : il croque un morceau de la dame.

Et la voilà, nymphe des bois défigurée !
Or l'amant la révère et, du soir au matin,
Il tente d'obtenir, de sa laide adorée,
Un superbe baiser labio-palatin.



Madrigal masochiste : Savine se civilise

Pour votre plaisir, j'ai construit
La cellule idéale. Oubliez les fourmis !
J'ai trouvé moins piquant, mais plus original :
Une naïade embarbelée,
Soumise à votre volonté,
Causera un désir brutal.
Vous serez décontenancée
Et gagnerez en volupté,
Quand vous vous mettrez à flétrir
Ce corps souffrant sous les épines.
Vous vous civilisez, vous souriez, Savine !
Votre laideur constante excite mon désir.

Interlude

J'ai voulu, ci-dessous, dupliquer les choses entendues au fond de la Grotte aux Nouilles ; j'ai tenté de rendre au plus près les sonorités de cette langue que j'étudie sans relâche depuis mon aventure. Lorsque j'ai dialogué avec ces entités, j'ai remarqué que leur langage s'appuyait sur les palatales et qu'elles affectionnaient le *yod* : leurs paroles donnent toujours l'impression d'être mouillées. Étant moi-même un peu chuineur, ce qui m'a valu toute ma vie les quolibets de mon entourage, j'ai trouvé que nos mots s'accordaient à merveille, même si je ne suis pas sûr qu'un *contact*, au sens propre du terme, ait eu lieu entre nous.

J'ai pris des notes à mon retour, mais tout ce que j'ai écrit, je l'ai reproduit de mémoire. Et comme je suis aussi un scientifique, j'ai tenté de mettre de côté ma subjectivité – mais Dieu ! quelle découverte ! Je ne m'en remets pas. Les nouilles sont ma Rosette, mes planètes, mon Canada !

J'ai évité qu'elles ne m'entortillent et m'étranglent. Je crois qu'elles sont inoffensives, extrêmement supérieures à nous. Les sons qui me parvenaient étaient des borborygmes semblables à ceux qu'émet l'œsophage d'un vieillard nourri de marmelade. Je retranscris leurs gargouillis divins et propose au lecteur une traduction personnelle :

- *Pail noug nounoye bouil.*
- *Fouil caillevoye ouil doy rail.*

- *Nouil doy douil zail.*
- *Ouil tail nounou freil doyesouil.*
- *Noud oye gouil nour dail.*¹

D'après mes longues observations, le raisonnement de la nouille se fait à l'envers de nous. Pour souhaiter la bienvenue, elles passent par la menace. S'en offusquer serait indigne d'un explorateur. Gulliver n'est pas un goujat. Je criai donc : « Vive la nouille ! Le bonheur est dans la nouille ! » Étant donné qu'elles n'ont pas d'yeux, elles m'ont regardé à leur manière, ahuries tel un dieu qu'un détail impressionne. Bonfils Colombo leur faisait-il l'effet d'un grand homme ?

Je les fixai. Mon œil exorbité aurait voulu se perdre dans les méandres de ces cerveaux spongieux et fascinants : elles m'apparaissaient comme des ♣ mille-pattes velus ♣, malgré leur chair intacte. C'était l'effet de mes écarquillements.

J'ai voussoyé leur majesté : elles étaient imposantes ! Puis elles m'ont délaissé, ont retrouvé leur flegme d'origine. Elles se sont laissé observer, n'ont pas jugé souhaitable de me croquer tel un nougat. Si elles l'avaient voulu, par je ne sais quelle bouche de python, elles m'eussent gobé avec superbe. Lassées de ma présence, elles ont tournoyé, ont formé deux catons et repris leur vie de nouilles, végétative en apparence. Elles m'ont permis de faire mon travail, n'ont pas dérangé le génie. Elles savaient, au fond de leurs boyaux, que j'étais leur prophète.

1. « Ripailles ! Du nougat pour nos nouveaux estomacs. Si nous noyons la chose, j'en ferai une tambouille. »

« Fouiller notre rocaille ! Voyez comme il vasouille et cherche à rudoyer notre sublime attirail ! »

« Il nous donne du "chères nouilles", son plaidoyer d'andouille mérite des représsailles. »

« Ouïe ! Un épouvantail ! Nouons-nous, effrayons, rudoyons cette arsouille. »

« Nourriture ! Ondoyons, zigouillons ce nourrain qui rôdaille. »

L'une a dit :

« *Voussoyer une caille ne dénoue pas l'œil vermeil.* » (« *Oille caill nou euil meille.* »)

Et l'autre a ajouté :

« *Festoyer sous le soupirail éveille la trouille de la nouba.* »
(« *Toye rail veye rouille nou.* »)

Une troisième a parfait :

« *Le noumène toussaille et la caille tripatouille la rouille du soleil.* » (« *Noussail caille touille leye.* »)

La dernière a crié :

« *Yaourt!* » (« *Ya ou.* »)



Quintus nodus

Ronsard II

Carpe diem

Comme je marchais à travers la campagne, j'aperçus un vieil homme qui brassait l'air de ses filets, sans aucune discrétion, et je me dis que les papillons devaient voir, à des kilomètres, ce chercheur indélicat. Je m'assis sur une souche; je restai longtemps à observer cet entomologiste aux cheveux gris et longs qui volaient derrière ses oreilles, et dont le crâne brillait sous la lumière champêtre. Son visage allongé lui donnait un air triste: le vieil homme m'inspira de la sympathie. Tellement occupé à chasser ses insectes, il se parlait à lui-même, ne me remarqua pas. Je n'entendais pas distinctement ses paroles, mais il semblait qu'il récitait des vers. Vraiment, ce spectacle m'amusait! Je brûlais de connaître un tel homme.

Comme je me relevais, il tourna la tête vers moi:

«Je ne vous avais pas vu. Depuis quand êtes-vous là?»

Je répondis que j'assistais simplement à cette scène de chasse. L'homme se mit à rire:

«Ce n'est pas ce que vous croyez. Je ne suis pas lépidoptérophile! Désirez-vous m'accompagner? Je n'habite pas loin d'ici.»

Je ne refusai pas. L'homme m'intriguait, encore plus depuis qu'il m'avait dit qu'il ne capturait pas les papillons. Les mouches, peut-être, les libellules? Ou quelque insecte volant et insolite? J'avais connu un passionné de drosophiles, autrefois. Mais la roue tourne si bien qu'il a fini mangé par

ses créatures adorées. J'examinais, du coin de l'œil, son attirail composé d'un filet et d'une corbeille à trappes dans laquelle il devait conserver jalousement ses prises.

Nous gardâmes le silence jusqu'à notre arrivée à un joli chalet, construit sur le flanc d'une colline. Je me demandais si mon hôte était marié ou s'il vivait seul dans ce lieu retiré du monde. La porte était ouverte : il me fit signe d'entrer.

Il possédait très peu de meubles : une table dans un recoin de la pièce principale, non loin d'une lucarne ; une étagère qui occupait un mur entier de cette salle. Il dormait dans une chambre à côté, et sa chaumière ne comportait que ces deux pièces :

« Je vis dehors, la plupart du temps, pour mettre à exécution mes préceptes. »

Aucun tableau de bêtes épinglées n'était accroché sur les murs, et je dus renoncer à ma première idée :

« Vous n'êtes donc pas entomologiste ? »

Il me sourit encore :

« Je ne me serais jamais imaginé attraper ces vies éphémères pour décorer les murs de ma maison. C'est une passion qui m'échappe. Mais je comprends votre confusion... Vous vous demandez ce que je fais avec ce filet à papillons. »

Il le posa contre l'étagère, puis ouvrit sa corbeille, en sortit plusieurs pots dont l'un était fermé hermétiquement. En m'approchant du meuble, je vis qu'il était garni de centaines de flacons, de boîtes, plutôt petites en général. Mais ces récipients étaient vides. Pourtant, il mania avec précaution le pot qu'il plaça sur l'étagère et sur lequel il colla une étiquette avec la date du jour :

« Avez-vous aimé cette journée ? »

Je lui répondis que je ne m'étais pas posé la question, qu'il était encore tôt pour le dire. Il m'interrompit :

« Vous avez tort. Vous commettez la même erreur que tous les hommes. Moi, je peux affirmer que ce jour m’a comblé. »

C’eût été indiscret de le questionner davantage. Il poursuivit :

« Savez-vous à quoi je passe mon temps ? Quand j’estime que la cueillette n’a pas été satisfaisante, je me rachète autrement. Ce soir, je n’écrirai pas de poème. »

S’il avait voulu être obscur, il n’aurait pas fait mieux.

« Je vis seul, et heureux. Les hommes ne m’ont jamais donné satisfaction ; les femmes, j’en ai aimé, mais elles sont bien là où elles sont ; quant aux livres, j’en ai lu par centaines avant de venir vivre ici. Ils m’ont nourri, je n’ai plus besoin d’eux. Je ne cours plus qu’après une chose : accomplir mon projet.

– Que chassez-vous, Monsieur ?

– Je ne chassais pas, je ♣ cueillais ♣. Venez voir mes petites boîtes de plus près. »

Je m’approchai encore de l’étagère, et j’avais beau scruter l’intérieur des flacons, je ne voyais absolument rien.

« Je cours après le temps et je cueille le jour. Quand son essence m’a satisfait, je l’enferme dans une fiole, puis j’indique la date. Chacun de ces récipients renferme un souvenir différent. »

Je trouvai l’idée loufoque, mais pourquoi ne pas prendre au pied de la lettre les radotages des philosophes ? Cette fantaisie était charmante : l’homme enfermait dans une boîte un morceau invisible de chaque jour qu’il avait vécu. Il me vint tout de même une question :

« Vous dites que vous cueillez le jour qui vous a plu. Mais s’il ne vous a pas contenté ?

– Dans ce cas-là, je fais appel à une vieille ruse ! Je m’assois à ma table et je fais ce que j’accomplis depuis près de trente ans : j’écris.

– Vous êtes romancier ?

– Non ! J'écris un poème. Il a pour vocation de remplacer le bocal vide et de combler le mauvais jour. »

Comme je restais dubitatif, il crut bon d'ajouter :

« Je n'ai rien inventé ! *"Mignonne, allons voir si la rose..."*, le temps passe... Voilà. Vous comprenez ? Les poètes ont toujours fait ça. »

La nuit commençait à tomber. Je n'avais pas envie de m'aventurer dans la campagne et de refaire à pied le trajet qui m'avait conduit jusqu'ici. Le vieil homme me proposa son lit ; lui préférait dormir à la belle étoile. Je fis des rêves étranges, aussi fins que des grains de sable. C'était la première fois qu'il me semblait que la vie m'échappait.

Les fleurs-cervelles

En plus d'être poète, perdu dans sa campagne, mon hôte avait d'autres loisirs que de cueillir le jour, muni de ses filets à papillons. Quand je me réveillai, je le trouvai dans un petit jardin, à côté de la maison. Il arrosait des plantes trapues et violacées. Je crus qu'il était amateur de droséras et de végétaux carnivores. Il se penchait sur elles, il leur parlait – leur récitait-il l'une de ses fameuses poésies, jamais lues à personne, enterré dans cette chaumière? Il les abreuvait de paroles, mais il ne négligeait pas de les arroser comme n'importe quelle fleur. Mon hôte était charmant, et il m'avait déjà confié le plus important de ses secrets. Je m'approchai de son jardinet :

«Je me vante de ma solitude, me dit-il, et, pourtant, j'ai plaisir à cultiver l'espèce que j'ai créée. Il suffit un jour de comprendre que l'homme n'est pas le centre du monde. L'intelligence n'est pas son apanage. À force de patience, j'ai inventé ces plantes. Remplir mes fioles et gratter du papier ne sont pas mes seules occupations. Cueillir, à condition d'avoir semé ; récolter et planter, j'équilibre les choses.

– J'ai d'abord pris pour des lithops les fleurs que vous arrosez.

– Et vous avez raison. À la base ce sont des plantes-cailloux. Je n'ai rien greffé, juste injecté, à l'aide d'une seringue, un peu de mon liquide céphalorachidien. Maintenant, je leur parle et je les *cultive*. Ce sont mes fleurs-cervelles. »

C'était étrange de voir ces cerveaux nus au bout des pédoncules.

« Je ne sais pas ce qu'elles deviendront en grandissant, plus tard, mais, à la fin de l'été, des fleurs sortiront de leur cortex – ce qui me donne au moins la preuve qu'elles nous sont supérieures. »



La Garçonnière

Simplice avait fait, comme Ulysse, sa demeure à partir d'un vieil arbre. Il avait abattu plusieurs chênes. Autour de la plus grosse souche, il avait d'abord élevé les parois de sa chambre. Ainsi avait-il fabriqué sa cabane.

Il avait grandi à l'Assistance publique. Aucune famille ne l'avait gardé longtemps : il était froid et ne s'entendait qu'avec les chats.

Mais, à la puberté, un incident survint. Quand sa mère adoptive rentra de son travail, il la surprit et l'abusa dans le lit conjugal. Mme Decourt eut beau se débattre, il lui fut impossible de repousser la violente libido de Simplicie. Ne voulant pas nuire à l'avenir du garçon, elle ne donna pas de suites judiciaires à l'affaire, mais on le jeta à la rue, sans oublier son chat Félix qui ne s'était pas privé de regarder la scène avec placidité, pour ne pas dire avec plaisir : il eût semblé, pour qui voudrait le croire, que Félix avait souri.

Simplice traîna en ville, et Félix le suivit partout. Ils dormirent dans des maisons aux fenêtres condamnées, n'eurent aucun mal à se nourrir : Simplicie avait remarqué que Félix attendrissait les femmes. Grâce à lui, il recevait de quoi manger, obtenait même un toit quelquefois. Lorsqu'il tombait par hasard sur une dame hospitalière, qui plus est sans mari, il ne pouvait se contenir, et il renouvelait l'expérience du viol qui lui avait procuré une intense volupté lorsqu'il vivait chez les Decourt.

Il pensait que l'amour se nichait dans ces étreintes. Pendant ce temps, Félix faisait sa toilette et veillait sur son maître.

Il alla en prison. Son chat l'attendit tout ce temps sur le trottoir d'en face. Lorsque Simplicite fut relâché, il ne put pas rester en ville : sa réputation était faite. On avait prévenu les jeunes filles : elles devaient se méfier de l'homme au chat fidèle. Peu importait : Simplicite referait sa vie ailleurs. À des lieues de là, il s'enfonça dans la forêt pour découvrir l'endroit où il pourrait construire sa garçonnière. Quand il entendait dire ce mot, plus jeune, il était transporté dans un état second : un monde s'ouvrait sur le plaisir.

Il tendit des étoffes sur les souches, se fabriquant un lit à la mode homérique. Les tables, les meubles étaient soutenus par des racines centenaires. Si quelque chasseur le remarqua, il ne fut jamais délogé, et il vécut un temps sa vie d'ermite au fond de la forêt.

Ses instincts ne le quittaient pas. Or nul chaperon de conte ne passait près de sa cabane. Aux villages alentour, on ne connaissait pas son histoire. Il décida de s'y rendre de temps en temps et se jura de ne pas commettre les erreurs qui l'avaient trahi autrefois.

Aux jours dits, il se baignait à la rivière ; il mettait des vêtements propres, ce beau pantalon bleu, bien précieux qu'il avait volé au mari de sa dernière victime. Ses cheveux blonds et ses yeux clairs n'inquiétaient pas les habitants quand il se promenait dans un village : on le prenait pour un jeune ouvrier. Si ce n'étaient son menton en triangle, ses narines empâtées et ses oreilles tordues, on n'aurait rien trouvé de repoussant chez ce garçon sorti de nulle part. Les femmes s'émouvaient et riaient à la vue de son chat qui marchait droit, comme un soldat, dans la cadence. Certaines d'entre elles s'approchaient pour caresser la bête. Simplicite inspirait la confiance,

se montrait doux et racontait, les yeux brillant d'émerveillement, les secrets de sa cabane. Il leur disait sa vie avec Félix qui se frottait et ronronnait. Les femmes faisaient confiance à ce blondinet innocent : il aimait tant les bêtes ! Quelques-unes le suivirent au fond de la forêt : elles étaient amusées de voir Félix en tête de la balade champêtre.

Parvenus au palais de Simplicite, on se doute de ce qui arrivait : un inquiétant désir remplaçait son sourire naïf. Il abusait les villageoises qu'il ne laissait pas partir *post coitum*. Quelques mois de prison lui avaient fait comprendre qu'on ne viole pas impunément une femme : lui permettre gentiment de rentrer au village, c'était signer le crime. Il préférait alors se débarrasser des corps dans un beau feu de joie que les habitants des villages mirent longtemps à identifier.



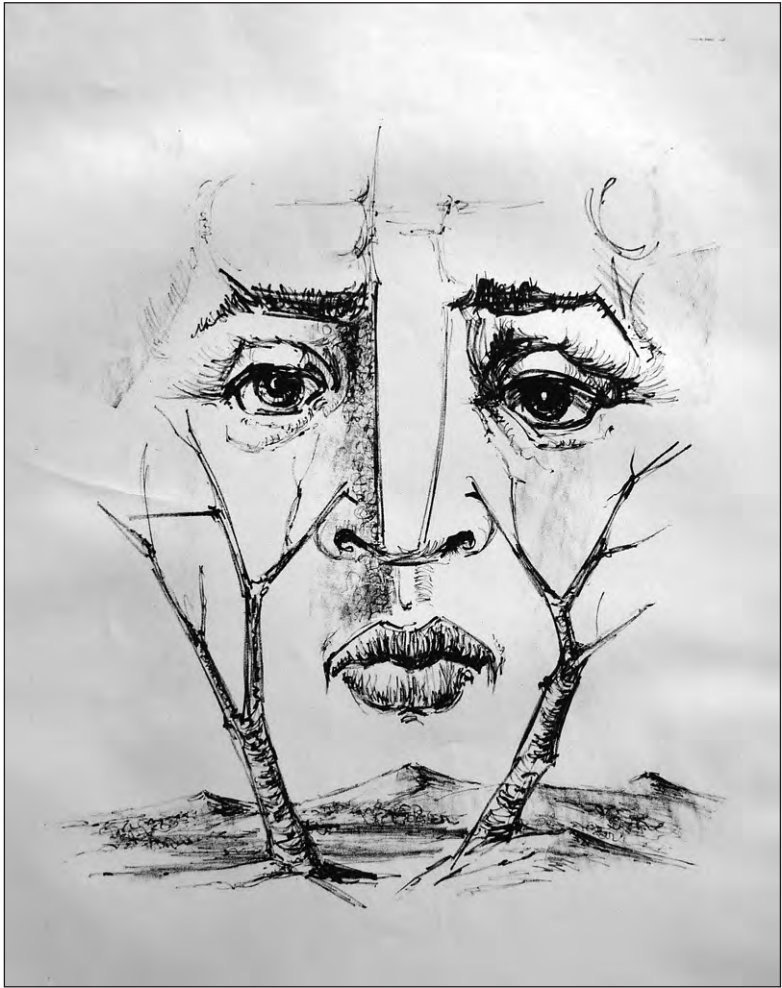
Pendant les ébats de son maître, Félix se pourléchait : il savait que la parade annonçait pour lui un festin. Avant de réduire les corps à leur état le plus primaire, Simplicie lui en réservait des morceaux.

Après trois ans, les gendarmes débusquèrent le criminel dans les sous-bois. Ils le traînèrent au tribunal. Félix ne voulut pas quitter son maître bien qu'on tentât de le chasser à coups de pieds et à jets de pierres. Et si l'on a pris soin de relater l'histoire de ce violeur parmi tant d'autres, c'est pour narrer sa fin, qui ne fut pas ordinaire : alors que le couperet allait s'abattre sur son cou, devant un parterre de témoins ravis qu'on exécutât un tel homme, le gros chat bondit près de son maître, se posta sur ses cervicales et se laissa couper en deux. Par miracle, la machine s'enraya : les femmes hurlèrent devant cette boucherie féline, elles qui rêvaient, l'instant d'avant, de voir la tête d'un homme rouler sur le pavé. Elles maudirent le bourreau d'avoir tué l'animal, honnirent sa maladresse et, en réparation, elles obtinrent la libération du violeur.

Paix à l'âme de Félix : grâce à son sacrifice, Simplicie a pu perfectionner son mode opératoire. Malheureusement, sans son chat, vous le reconnaîtrez trop tard.

Sextus nodus

Visage



L'Épeire

« À la poursuite des chimères adamantines
que ses pinceaux traduiraient en ombres colorées. »

Pierre Laurendeau, *Ruynes*.

L'incendie se propageait. J'étais assis sur la colline et je regardais la vallée avalée par les flammes. Je n'avais rien à faire des demeures alentour : l'huile des toiles nourrissait le saccage.

À la mort du peintre, j'avais voulu vendre la maison. Je me sentais incapable de vivre entre les murs que nous avions reconstruits ensemble – où nous avions aimé la même femme. Je m'étais mis en tête d'y laisser ses tableaux : ils devaient mourir avec lui, dans la bouche des Cévennes. Je ne garderais rien, et j'avais fait promettre que le nouveau maître des lieux les ferait disparaître. C'était ma condition pour céder la maison. Je savais que je n'en tirerais rien, sinon l'oubli d'un passé que je ne cessais de regretter. La vente de la bâtisse fut confiée au notaire du Vigan. J'avais fait mine de ne pas m'intéresser à l'affaire. Néanmoins, à chaque visite, je rôdais dans les environs : je ne perdais pas une miette de ces moments où je détaillais chacun de ses clients. Je n'avais plus mon mot à dire, mais je faisais une prière, l'incantation superstitieuse qui devait éloigner les intrus.

La maison fut vendue très vite. Ce furent des sœurs

jumelles, l'une laide et l'autre belle, tout droit sorties des contes. Je me disais que le peintre eût créé quelque chose : la mocheté aux doigts crochus aurait été un bon modèle. Que faire de la beauté ? J'avais du mal à croire qu'elles étaient issues du même ventre, au même moment. Je me plaisais à les observer et, contre toute attente, ce n'était pas la belle qui m'attirait. J'avais pourtant du goût pour les femmes superbes... La laide avait un charme inexplicable quand sa sœur respirait la vulgarité. Je ne me montrai pas. Se savaient-elles scrutées par un satyre dans les feuillages ?

Le temps passa, je ne me lassai pas. Je voyais bien que les sœurs avaient oublié l'apostille : un an que le peintre était mort, et je ne les avais pas vues faire un feu de joie de ses toiles. *Ruynes* changeait avec elles, mais les peintures que j'apercevais par une petite fenêtre restaient dans l'atelier. Les savoir là, sans lui, creusait en moi un triste abîme. À force d'observer ces femmes, j'eus envie de faire leur connaissance. Mais sortir de nulle part, jaillir de ces buissons risquait de les effrayer. Je m'arrangeai pour les rencontrer lors d'une de leurs promenades. Je fis semblant d'être un touriste perdu.

Algiberte me toisa, mais Clara fut aimable. Tandis que sa jolie sœur marchait à dix pas devant nous, elle m'interrogea et me convia chez elles. Je n'allais pas errer dans ces bois à la nuit... N'avait-elle pas peur d'inviter dans ses murs l'étranger que j'étais ? Bien que je connusse la maison mieux qu'elles, je feignis de m'extasier sur les lieux. J'espérais qu'elles me montreraient l'atelier, j'attendis, et il n'en fut rien. Algiberte m'ignora, s'amusa à faire un concert de casseroles dans la cuisine, et j'appris par sa sœur qu'elle ne supportait pas la vue d'un homme. Mais Clara se réjouissait de voir enfin un visage nouveau. Elle m'indiqua ma chambre. Quand je m'installai dans le lit, je remarquai les nombreuses toiles d'arai-

gnées. Je ne fus pas effrayé par la course d'une tégénaire, sans doute l'âme d'Algiberte venue pour m'apeurer. Je savais qu'il se passerait quelque chose cette nuit-là : Clara avait de l'intérêt pour moi, même si elle n'osait pas, à cause de sa laideur, m'avouer son trouble. Elle avait un air de vieille fille, vestale-repoussoir sous sa tunique sèche.

J'entendis, dans l'angle gauche, la porte de bois s'ouvrir ; je sentis contre moi le corps intouché de la vierge. Elle garda longtemps le silence et murmura seulement qu'elle avait peur des araignées...

Elle ne passa pas la nuit avec moi. Très vite, elle rejoignit sa chambre, affolée à l'idée d'être surprise par sa sœur, qui faisait régner l'ordre rigoureux du désir.

Au matin, je leur dis que je ne m'attarderais pas. Je mourais de voir les tableaux que j'avais laissés et, surtout, je brûlais de leur rappeler qu'elles avaient signé un contrat, qu'elles devaient respecter la clause : faire disparaître les toiles après la date anniversaire. Devant la mine renfrognée d'Algiberte, qui ne me regarda pas plus que la veille mais qui partagea tout de même le petit-déjeuner avec nous, je fus pris de l'envie de leur révéler ma manigance. Je ne comptais pas les espionner toujours : mon but n'était-il pas de leur faire tenir leur engagement ?

Sous l'œil noir de la belle, je demandai à Clara si je pouvais voir les tableaux. Elle fut surprise par ma requête. Algiberte, pour la première fois, sortit de son mutisme :

« Vous avez fourragé ? »

Je trouvai l'expression très laide : elle me confirmait que cette femme, malgré son immense beauté, n'avait aucune grâce. Je cherchai les regards complices de Clara, mais elle était tellement timide, séductrice empêchée par un visage ingrat... J'aurais aimé lui dire que sa sœur ne lui faisait pas ombrage.

« Je ne vous ai pas dit la vérité. Je connais cette maison. C'est moi qui l'ai vendue après la mort du peintre. Je ne suis pas un promeneur égaré. Mais vous n'avez pas respecté le contrat. »

Algiberte se dressa, décidée à me mettre à la porte. À mon tour, je me levai et je me dirigeai vers l'atelier. La porte était fermée à clé. Je n'insistai pas davantage. Je me tournai simplement vers les sœurs et leur dis :

« Brûlez tout. »

Elles savaient qu'elles étaient en faute. Algiberte avait retrouvé la parole. En grimaçant, elle me promit de réaliser mes volontés, par peur sans doute d'avoir affaire à la justice. Quand je pris congé d'elle, il sembla qu'elle me détestait.

Clara voulut m'accompagner sur le chemin. Même si la nuit avait été furtive, quelque chose nous rapprochait. Elle ne savait pas que j'étais marié, que je n'avais rien à lui promettre. J'essayai de prendre sa main, mais elle se déroba. Je n'avais aucune hâte de rentrer et de laisser derrière moi le passé que j'avais tant voulu effacer. Un peu plus loin, nous nous assîmes au bord d'une source. Il y avait une toile immense, véritable œuvre d'art qu'avait réalisée une splendide araignée. Je m'avançai pour admirer son travail de plus près, jetai une feuille minuscule pour faire réagir l'animal : ♣ l'épeire fasciée ♣, au corps d'abeille et aux pattes orangées, courut rapidement sur les fils, s'immobilisa aussi vite, consciente de la supercherie. Clara était penchée ; comme moi, elle regardait la toile et répétait que l'animal était splendide. Surpris, je ne pus m'empêcher de lui dire, espérant retrouver un peu de cette complicité qui nous avait unis, qu'une épeire en plein air était moins effrayante qu'une tégénaire nocturne, courant sur les dalles froides.

« Pourquoi dites-vous cela ? J'adore les araignées. Mais ma sœur en a une peur bleue. »

J'aurais pu lui avouer ma méprise, lui demander pourquoi elle m'avait dit qu'Algiberte détestait les hommes, mais je la quittai là.

Quand je fus en haut de la colline, je sus que mon amante ignorée avait tenu parole, bien plus que je l'avais exigé : la fumée recouvrait tout, l'incendie était admirable. Ce n'était pas un feu circonscrit... La flamme tapageuse lapait *Ruynes*, elle se répandait au creux de la vallée. Il y eut un fracas gigantesque : les sirènes, une lutte désespérée contre l'incendie dont on a dit, plus tard, que la cause était accidentelle... Le journal déplorait la mort de l'une des propriétaires. Quelle belle offrande à mon ami dont je crus voir, dans le paysage calciné, le visage se dessiner entre les arbres, hommage imaginaire de l'épeire que j'avais *aimée*.

Toile d'épeire

Par-dessus la prison, les linceuls godelés
Coonnent les beautés et la proie qui la tente.
Huit pattes pour filer l'éclat des habits neufs,
Qui demain serviront à captiver les veufs.
C'est la femme araignée, sublime et dégoûtante,
Dont la toile est tissée d'énormes barbelés.

Endimanchée, l'épeire exhibe un abdomen
Bicolore : une abeille, autrefois, fut aimée,
Avalée, et laissa sa couleur à l'insecte.
La drôle de sirène assassine et humecte
Le corps empoisonné de la morte adorée...
– ♣ Saphique reine ♣, espère aspirer son hymen !



L'Épeire II

On croyait rencontrer de pauvres prisonniers, et l'on avait pitié de les voir barricadés derrière l'immense charpente. Leurs yeux tristes, leur nez allongé les faisaient ressembler à des sorcières malades que quelqu'un laissait croupir sans jamais accomplir la sentence. Planté devant les barbelés, je voulus comprendre pourquoi ces hommes aux cheveux rouges, que leur face émaciée rendait plus féminins, restaient dociles. Qui les retenait là ? Pourquoi ne voulaient-ils pas s'enfuir ? Je cherchai des yeux leur tyran, mais ne vis rien venir.

Lorsque je leur parlai, ils se recroquevillèrent comme un ventre d'oursin. Même des cafards, à la lumière, auraient été moins effrayés. Je demandai : « Qui peint vos barbelés ? », et l'un d'eux se boucha les oreilles pour ne plus rien entendre.

Ils ne cherchaient pas à s'enfuir. Les ronces prenaient la forme de mon étoile ; j'eus la mémoire sinistre des camps : je faillis commettre l'erreur d'inventer leur histoire avec celle qui m'appartenait. N'étaient-ils que des fous que le malheur avait frappés ?

L'homme aux grands yeux pleurait ; nul ne le consola. Leur regard sévère me fit horreur. Comme j'allais passer mon chemin, les barbelés frémirent.

« Elle arrive ! » crièrent-ils, et ils grouillèrent enfin.

Je ne la vis pas venir. Elle jeta derrière les grilles un homme moins gris que les autres mais plus épouvanté. Je fis quelques

pas en arrière. Il fallait du recul pour observer le phénomène...

Or, c'était une beauté, une superbe femme-araignée qui courait sur les kilomètres d'épines. Elle portait un bustier d'abeille, et ses pattes aiguës avaient embroché le malheureux avec assez d'habileté pour qu'il n'y perdît pas la vie. Cette épeire à tête de femme évoquait une charmante sirène... J'eus la présence d'esprit de ne pas m'approcher. J'aurais pu être sa victime pour le plaisir furtif de sentir son étreinte. Mais la vue de ces hommes tristes me glaçait ; je préfèrai mater mon désir.

Elle resta un moment à fixer ses victimes pour qui elle n'éprouvait que du mépris. Sous son regard fascié, ils perdaient encore leur couleur, leurs cheveux rougeoyaient : on eût dit que tout leur sang se tapissait sur leur crâne. Ils ne la quittaient pas des yeux, saisis par cette vision qu'ils espéraient à longueur de journée. J'aurais pu être l'un de ces hommes dont je déplorais le sort atroce.

Contrairement à ses sœurs anosmiques, elle me repéra aussitôt grâce à ses narines humaines.

La voix de l'épeire résonna. Je sentis sourdre la jalousie dans le cœur des captifs :

« Tu es venu sans femme ? »

Je ne comprenais pas sa question. J'en avais mille qui me brûlaient la langue. Par prudence, je restai en retrait : ma faiblesse m'effrayait. Un charme irrésistible émanait de l'araignée-femme. Elle voyait, entendait et sentait ; je ne vérifierais pas l'acuité de ses chélicères, ni ne donnerais du goût à sa salive. Comme elle parlait mon langage, je lui répondis que je voyageais seul. J'avais bien une maîtresse, mais elle me délaissait depuis quelque temps pour un autre.

Pourquoi donner mon cœur à l'hybride improbable? Je louai sa beauté. Elle resta insensible aux flatteries, à l'abri des rets sans merci où l'on mourait pour la belle dame.

« Si tu viens avec elle demain, tu sauras mon secret. »

Je déclinai l'invitation de mon épeire car je ne comptais pas reparaître dans ces contrées, encore moins avec celle que je voulais oublier. Elle se tut, me lança un dernier regard de dédain que je trouvai sublime.

Mais la curiosité me fit rester quelques jours caché dans les feuillages. Parmi les promeneurs peu nombreux, un couple s'avança vers le grillage, intrigué par les prisonniers. Tous deux s'y accrochèrent pour tenter de parler aux hommes aux cheveux rouges. Elle surgit alors, vigoureuse araignée que la faim faisait tressaillir autant que le désir: elle attrapa la femme qu'elle enroula dans une toile, embrocha l'homme et disparut. Je crois qu'elle mangea la première, mais elle ne goûtait pas à la chair masculine. Elle revint, comme la dernière fois, portant le corps de celui qu'elle avait épargné et qu'elle jeta avec les autres.

Je compris qu'elle était de l'espèce *chèreophile*, et qu'elle aimait collectionner les veufs.





Lune de Miel¹

La fiancée sourit sur son lit d'hôpital.
L'aiguille a transpercé les chairs endolories ;
Mais demain, le banquet et le plaisir nuptial
Lui feront oublier ses hématapories.

En allant vers l'autel, son mal abdominal
S'éclipsera bientôt, et la pâle euphorie
Sera de l'insuline à l'heure dominical...
Blafarde épouse, danse ! ô fantasmagorie.

L'hémoglobine en sucre entame une macabre,
Répit pour l'alitée qui se pâme et se cabre :
Le docteur a promis une lune de miel !

Veines glyquées, bêtas et pancréas infâme,
Laissez-la s'amuser au son du glockenspiel...
Pour un soir, le diabète a partagé sa femme.

1. « La lune de miel » est un terme utilisé en médecine pour les diabétiques.



Septimus nodus

La Tentation de saint Antoine

L'homme-cheval, ou comment Adonise devint baronne

Débarquée de Céphalonie, Adonise mendiait pour vivre. Quand elle comprit que sa beauté lui permettrait de sortir de la misère, elle accepta de suivre des hommes qui la regardaient avec insistance lorsqu'elle tendait la main. Ils ignoraient tout de sa ✠ naissance ✠; elle-même avait enfoui le souvenir de sa vie à Sami, avec Ithaque pour horizon. Elle passait simplement pour une malheureuse, parmi d'autres, dans les rues normandes.

Avec l'argent gagné, elle se rendit présentable : elle loua une chambre minuscule et s'acheta des vêtements propres, puis chercha un emploi de domestique qu'elle trouva facilement. Elle entra au service de Mademoiselle Villeneuve, qui l'embaucha pour ses cheveux auburn : elle en louait la splendeur et s'extasiait sans cesse. – Depuis sa tendre enfance, cette demoiselle refoulait des penchants saphiques. Or, l'amour de Franklin, un vieil aristocrate reclus au-delà des falaises, dans un château du XII^e siècle, comptait plus que le reste. Mademoiselle Villeneuve n'y avait jamais mis les pieds : elle n'avait pas quinze ans quand elle l'avait connu ; lui en avait trente-cinq, et elle était tombée follement amoureuse de cet homme qu'elle avait vu passer à cheval, dans la ville. Avec elle, il avait pu vivre ses premières voluptés. Mais son père, le baron von Kopf, refusait que Franklin amenât au château d'autres femmes que celle

qu'il épouserait. Et le mariage tardait ! On ne savait pas pourquoi il ne se décidait pas à choisir une des nobles demoiselles présentées par son père. À chaque fois, Franklin se renfrognait : à toutes, il manquait quelque chose...

Quand une jeune fille venait chez eux, il s'enfermait quelques minutes avec elle : se prenant pour un Sphinx, il avait besoin qu'une maîtresse ou une femme résolût une énigme qu'il avait inventée et qui contenait la mécanique mystérieuse de son désir. Jamais une seule d'entre elles n'avait trouvé quelque chose à répondre. Étaient-elles donc si sottes ?

Cette après-midi-là, alors que Franklin trottnait à Saint-Valery, il avait croisé le regard de Mademoiselle Villeneuve. Il s'était dit : « Elle n'est pas noble, mais je crois, à sa démarche et à son air, qu'elle *sait*... » Il lui tendit la main et l'invita à parcourir quelques lieues en sa compagnie. Sans même lui demander son nom, alors qu'elle s'accrochait à lui et qu'il sentait ses seins frotter contre son dos, il entonna :

*« Muse d'un vaste gase
Décore ton front joyeux :
Sur un drôle de Pégase,
Nous allons piquer des deux. »*

Fallait-il être une roturière pour poursuivre, sans hésiter :

*« Ah ! cher maître,
Pour en avoir le cœur net,
Sans façon je vais me mettre
À dada sur mon bidet. »¹*

1. « Un meuble utile », comptine d'A. Jacquemart in *La Gaudriole*.

Et elle explosa d'un rire enfantin.

« Vous connaissez cela, monsieur ? »

Franklin von Kopf était aux anges ! Nulle de ses prétendantes n'avait été capable de chanter la comptine, et il rencontrait, dans une ruelle de Normandie, cette fille étonnante ! Il piqua des deux, emportant la demoiselle au loin, à la campagne, pour assouvir enfin le désir tenace.

Il logea son amante qui se prénomma Rose dans un appartement en ville (là où fut embauchée, quarante années plus tard, Adonise, la jeune Grecque) : le baron lui rendait visite une fois par semaine ; ensemble, ils jouaient à ce qu'il aimait tant. Il n'essaya même pas d'épouser Mademoiselle Villeneuve, et, au grand dam de son père, resta officiellement célibataire. Par bonheur, le vieillard mourut. Franklin hérita du château. Il en devint l'unique propriétaire.

Rose Villeneuve avait passé sa vie à attendre les visites hebdomadaires de son amant. Pour éviter qu'elle se sentît trop seule, il avait toujours veillé à ce qu'elle ne manquât de rien. Malgré la petitesse de sa demeure, elle avait à disposition une servante, qu'elle choisissait selon ses goûts et qui devait plaire au baron, à tous coups : Franklin von Kopf aimait la présence d'une autre quand il s'ébattait avec Rose. Mademoiselle Villeneuve eut bien du mal à retenir ses gouvernantes : toutes claquaient la porte, jurant de ne jamais plus mettre les pieds dans cette maison de pervers. – Auraient-elles pu comprendre de quoi se nourrit l'amour ?

Quand Adonise entra à son service, Rose mit beaucoup d'espoir en elle : la jeune fille ne semblait s'offusquer de rien. Sa patronne laissait toujours traîner quelques indices sur ses pratiques amoureuses : Ninon, la précédente, avait poussé des cris d'orfraie lorsqu'elle était tombée sur les pages des *Cent Vingt Journées de Sodome* ouvertes sur la table dans le but de

l'éprouver. Même les plus résistantes n'avaient pas tenu au-delà de la première séance en présence du baron, à croire que toutes les femmes étaient de fausses vierges qui s'effarouchent ! Mais Adonise ne montrait aucun signe de surprise. Elle obéissait sans mot dire, et rien ne la choquait. Le baron avait hâte de faire sa connaissance ; la séance fatidique approchait, et elle déciderait de l'avenir d'Adonise.

Franklin frappa, ce jeudi, à la porte de l'appartement. Ce fut la servante qui lui ouvrit, esquissant une révérence. Le galant homme saisit tendrement le menton de la jeune fille entre son pouce et son index, la força à le regarder : ses yeux grecs lui promirent des lendemains chevaleresques.

Elle le débarrassa de son pardessus. Au salon l'attendait, comme chaque semaine de ces nombreuses années, sa maîtresse. Il lui baisa la main, prélude à leur étreinte, puis enfouit sa bouche dans son cou. Par discrétion, Adonise voulut s'éclipser, mais Mademoiselle Villeneuve, qui n'avait pas fermé les yeux durant le baiser du baron et avait fixé sa servante, lui intima l'ordre de rester. Elle la pria même de s'asseoir dans l'un des fauteuils du salon : Adonise découvrit pour la première fois les étreintes de Franklin et de Rose. Le baron ne se déshabillait pas et son amante, langoureuse, perdait son masque doux quand le désir montait : ses paroles devenaient brutales s'il tentait de la dévêtir ; elle le repoussait vigoureusement, oubliant pourtant ses vêtements dans cette mise en scène qu'ils avaient dû jouer deux mille fois.

À moitié nue, elle était à califourchon sur Franklin : feignant l'agacement, elle ordonna à sa servante d'aller ouvrir l'armoire et de lui apporter l'objet qui lui permettrait de châtier le mauvais animal. Munie de la cravache que lui tendit Adonise, elle la fit claquer dans l'air, forçant le baron à hennir.

Avant qu'il ne fût à terre, elle lui avait ôté son pantalon. Adonise assistait au spectacle étonnant d'une quinquagénaire dont les seins pointaient vers le ciel, à cheval sur sa monture au comble du désir – monture disposée à saillir n'importe quelle jument, pourvu qu'elle chantât la comptine. Mais Rose jouait avec ses nerfs et ne cherchait pas à soulager l'envie qu'il avait d'elle, doublée par le regard d'autrui. Elle se contentait de mimer l'Amazone au galop, cruelle, infatigable...

Cette première séance sous les yeux d'Adonise se termina quand le baron fit couler son plaisir que la servante fut obligée de nettoyer juste après son départ :

« Vous avez une langue. Sachez vous en servir » dit sévèrement Mademoiselle Villeneuve qui n'avait pas encore retrouvé son amabilité coutumière.

Lorsqu'elle la vit, accroupie dans le salon, ne montrant aucun dégoût pour exécuter cette tâche, elle sut qu'Adonise ne les quitterait pas et qu'elle prendrait part, peu à peu, à leurs folies sexuelles.

Rose lui apprit donc le métier. Dans les semaines qui suivirent, ils purent aller plus loin ensemble. Adonise donna de sa personne, reçut en elle le cheval que sa maîtresse avait maté. Elle ne s'étonnait pas du travers du baron. Rose lui raconta leur histoire, expliqua que c'était pour lui la seule façon de prendre du plaisir. Comme la servante ne l'interrogeait même pas sur l'origine de ce fantasme, sa patronne lui narra l'enfance solitaire de cet homme qui avait éprouvé ses tout premiers désirs à six ans, quand il avait servi de monture innocente à une petite comtesse. Depuis, il avait toujours recherché en vain ces sensations inégalées, jusqu'à sa rencontre avec Rose.

« Quand je ne serai plus là, vous occuperez-vous de Franklin ? »

Adonise avait répondu qu'elle ne devait pas parler de ces choses qui appelaient la mort. Rose Villeneuve avait ri devant le caractère superstitieux de cette jeune fille que rien d'autre n'ébranlait.

Les rendez-vous hebdomadaires se déroulaient ainsi, même si Adonise refusa de prendre la place de sa maîtresse sur le dos du baron.

Il ne faut pas négliger les croyances d'une Céphalonienne : Rose tomba malade. Le baron voulut la faire transporter au château mais, malgré son état, elle s'y opposa farouchement. Toute sa vie, elle l'avait attendu dans cet appartement. Elle demanda seulement qu'il restât auprès d'elle jusqu'au dernier instant. Comme son mal empirait et que les médecins ne pouvaient rien faire, elle supplia Von Kopf de l'écouter :

« Franklin, épousez-la. Emmenez-la au château. Si je n'avais pas été aussi éprise de vous, la petite m'aurait rendue folle. Elle nous a donné du plaisir. En plus de quarante ans, qui en a fait autant ? Profitez de sa beauté, de sa jeunesse. Vous n'en trouverez pas d'autres capables d'exaucer vos désirs. Souvenez-vous du temps qu'il fallut autrefois pour que quelqu'un résolût votre énigme. »

Rose mourut le surlendemain. Comment avait-elle contracté ce mal qui ressemblait à la syphilis ? Le baron ferma les yeux. Il ignorait le passé d'Adonise, ses passes et sa vie dissolue ; il ne pouvait soupçonner qu'une si jeune fille fût la cause de cette mort involontaire. Il réalisa le vœu de sa maîtresse : Adonise devint baronne. Ils prirent à leur service des femmes corrompues et se livrèrent au vice du vieil homme : il ne passa que deux mois à jouer au cheval, à se faire fouetter comme jamais par la belle cavalière et des soubrettes zélées, car il mourut de la même maladie que Rose.

La jeune Grecque profita longtemps de la demeure. En quelques mois, elle avait obtenu un titre de noblesse, un mari : l'étrangère possédait certes une ruine, mais un château en Normandie, elle qui n'était rien sur son île !

Hélas, le bonheur ne dura pas : sa beauté disparut subitement. Passé les trente-trois ans, elle s'empâta, son visage s'élargit, et elle eut l'air d'une vieille bonne femme, les bajoues flasques, la paupière tombante. Était-ce la maladie en elle, qui ne s'était jamais déclarée mais avait mangé sa joliesse ?

Elle continua à vivre avec la seule servante capable de rester entre ces murs humides, à l'écart du monde. Elle en tomba même amoureuse, sans doute par désœuvrement car les femmes laides s'éprennent plus vite, au point que le jour où elle l'abandonna pour se marier avec un cordonnier, Adonise se résolut à se séparer de la ruine qu'elle habitait depuis quinze ans et dans laquelle elle se voyait dépérir. Elle acheta une maison bourgeoise en ville, organisa des réceptions et des orgies jusqu'à ce que ce train de vie l'ennuyât.

À cinquante ans, elle avait de la moustache. Elle chercha du secours auprès des sorcières alentour, lut des grimoires et s'entraîna à la confection de potions et d'onguents qu'elle testait sur des connaissances. Quelle était cette malédiction qui avait fait d'elle un laideron ? Elle abusa de ses formules aphrodisiaques et s'éprit violemment d'une jeune roturière qu'elle avait croisée dans la rue, qu'elle invita deux ou trois fois chez elle, sous des prétextes fallacieux que cette personne naïve ne trouva pas douteux, et qui s'affola seulement quand la baronne voulut frôler ses lèvres dans ❖ un baiser poilu ❖. À la troisième visite, on n'entendit plus parler d'elle. Un voisin certifica qu'il n'avait jamais vu ressortir la jeune fille de la maison, mais Adonise avait les moyens de le faire taire.

Après cette passion malheureuse, la baronne von Kopf

annula tout commerce avec le monde. Quelques visiteurs racontaient qu'elle parlait seule dans ses appartements poudreux. Par la fenêtre, on sentait, qui voletait, l'odeur bouillie de la chélidoïne; on entendait aussi la voix d'une petite fille qui fredonnait la joyeuse comptine d'autrefois, où il était question d'une drôle de cavalière.



Le sexe de la baronne

(villanelle)

Les poils drus de sa moustache
Sourient au baron cambré
Quand soupire la cravache.

Adonise, qu'on le sache,
Lisse, l'œil enamouré,
Les poils drus de sa moustache.

Elle entonne un air potache
Excitant le marié
Quand soupire la cravache.

Elle laisse, après la tâche,
Au comble du destrier,
Les poils drus de sa moustache.

Et fredonne, avec panache
« À dada sur mon bidet ! »
Quand soupire la cravache.

Le voyeur qui s'amourache
Lèche sur le sol souillé
Quand soupire la cravache
Les poils drus de sa moustache.

Naissance d'Adonise

« des dieux bienheureux...

cela aussi...

divinité qui détruit... »

Sapphô, 67

Adonise jaillit du diamant. Sur le port, les pêcheurs se pâmaient, pourtant rompus à toutes les merveilles. Jadis, l'un d'eux avait même assisté à la naissance d'Aphrodite: il vivait comme un homme que la beauté avait frappé pour qu'il ne connût plus l'extase, aveugle, comme Homère, d'avoir vu l'écume de trop près; et l'avenir posait devant lui le caillou sublime, fendu par la jeune créature! Les femmes restaient en retrait: seuls les hommes formaient un cercle autour de ce prodige; aucun n'osait tendre la main vers la pierre. Ils retenaient leur souffle. L'idée de la richesse fusait dans leur conscience.

La créature avait l'aspect d'une femme. Elle était immobile et nue, désirable dans sa petitesse. Du bout de leur index, ils pouvaient l'écraser. Cependant, ils n'oubliaient pas que les piétinements sont l'instrument de la beauté à laquelle on n'usurpe rien. Ils renoncèrent à se saisir de l'être qui sortait du diamant.

Ils ignoraient qu'une déesse, pas plus malfaisante qu'une autre, mais joueuse, autant que ses confrères, avait niché dans

cette perfection le germe d'une verrue minérale, indétectable particule.

Quand cette histoire se raconta des années plus tard au village, on la rangea parmi les mythes. Certes, la jeune Adonise était belle, mais quel homme avait inventé qu'elle provenait d'un caillou? Elle vivait avec Ménisque, l'ermite infréquentable. Épouse ou courtisane, esclave d'un sorcier, la légende comblait le mystère. On accusait Ménisque d'avoir volé la pierre quand les pêcheurs, naguère, avaient promis qu'elle n'appartiendrait à personne et qu'on la jetterait à la mer. Dans sa cabane, n'exerçait-il pas la magie? Par un tour, il avait sans doute ramené le caillou sur le rivage de Sami, afin d'assouvir ses désirs que nulle ne voulait satisfaire. On ne lui avait jamais connu de femme et on lui prêtait cette vie. Il ne vint à l'idée de personne qu'Adonise pût être sa fille, l'enfant d'un ancien pêcheur amoureux, tombé malade, un soir de foudre.

Ce qu'on n'inventa pas fut la beauté de la jeune fille, toujours couchée sur les rochers et se rêvant ♣ sirène ♣, ignorant tout de la disgrâce. Les bateaux ne se fracassèrent pas, les hommes ne vinrent pas mourir sous ses yeux. Elle fixait l'horizon, Ithaque. Sa beauté ne servait à rien. Les garçons l'adoraient de loin, et elle ne voulait pas de leur pauvre désir.

Les dieux se plaisent aux élucubrations, jouent au lancer absurde. Ils aimaient voir mourir d'ennui Adonise dans ce paysage, s'inventaient des histoires: un jour, elle monterait dans un paquebot; elle irait perdre sa beauté, sur une autre mer, à l'envers, loin des Grecs qu'elle repoussait et dont les femmes, à côté d'elle, ressemblaient à des champignons bicornus.

Mais arrivée en Normandie, dans le pays le plus improbable, la pierre parfaite deviendrait du charbon : jusqu'à ses vingt-trois ans, Adonise serait pauvre et sa beauté l'enrichirait ; sublime, elle serait désirée, se soumettrait aux pulsions des autres sans éprouver la moindre envie. Les dieux s'amusaient à l'idée d'assister à la comédie de la pauvresse que son éclat élève. Puis, subitement, sans une explication, alors qu'elle aurait obtenu tout ce qu'une femme espère, son visage vieillirait, frappé par une maladie inconnue : en quelques jours, elle aurait l'air d'une boudruche tannée par un mauvais savant. Et, pour affûter le destin, elle s'éprendrait éperdument de femmes qui ne voudraient pas d'elle.

Qu'en feraient-ils, à la fin ? Je regarde la pierre : j'imagine qu'elle mourra simplement, malheureuse, comme tout le monde.



La Sirène

Depuis quelque temps, la baronne Adonise cherchait à me séduire. Cette veuve déchuë inventait des soirées auxquelles elle m'invitait. La première fois, je me retrouvai seule avec elle. Inconfortablement assise dans un fauteuil miteux, je sirotais une boisson qu'elle avait concoctée pour moi, uniquement pour moi, disait-elle. Le breuvage n'était pas mauvais, mais la dame à moustaches se montrait si pressante que je prétextai un rendez-vous. Je pris donc congé d'elle.

Dans la rue, la tête me tournait. Je fis signe à un cocher et lui demandai de me raccompagner chez moi, où m'attendait mon cher époux. Il renifla mes vêtements. Je sentais le rance, j'avais gardé sur moi l'odeur des vieux rideaux. Mon mari ne comprenait pas ce qu'une femme de ma condition allait faire chez l'aristocrate, et il m'incitait fréquemment à profiter de la situation, n'imaginant pas un instant que la baronne était éprise!

Quand je reçus le deuxième carton, j'hésitai à me rendre chez elle. C'est lui qui m'y poussa :

« Tâche de te faire engager ! »

De nouveau, je fus la seule convive.

Les invitations se multiplièrent ; je les acceptai toutes au point que la baronne tenta, un soir, de m'embrasser. Bizarrement, je la laissai faire. J'en éprouvai même du plaisir. Elle me dit : « Je veux que tu restes avec moi, au moins cette nuit ! » Je

dus lui avouer que je ne vivais pas seule, que mon époux m'attendait.

«Au diable le mari!» et, sous prétexte de me montrer un joli cabinet, elle m'enferma à double tour.

Combien de temps restai-je ici, recluse dans le noir? Je ne me souviens que de la faim et des mains qui me patinèrent...

Mais ce matin, enfin, je revois la lumière. La baronne s'ex-tasie :

«Regardez comme elle est jolie, ma sirène.»

Posée sur la console, son ami me toise un instant, puis répond qu'il n'aime pas ma tête de cadavre.



Robert Malthus

*« Il est clair qu'avant longtemps,
il y aura une disproportion trop grande
entre le festin et le nombre de convives. »*

Papini, Gog.

Les étrangers s'enthousiasmaient sur son passage: « Cet homme est un bon père! » Par tous les temps, il promenait sa poussette.

Les femmes l'aimaient en secret: elles pleuraient des larmes d'oignons sur leurs maris indignes. Elles se disaient, quand le bébé criait dans la chambre à côté:

« Si seulement il avait pour père un homme comme Robert! »

Certaines se cachaient derrière les peupliers, guettaient son arrivée épaisse. Il aurait pu jouer les gros bras, se faire applaudir sur la place du marché, rivalisant à la mailloche. Mais il préférait pousser son landau et promener ses petits.

Souvent suivi d'une meute de chats, il se rendait à la rivière, et tout le monde se disait: « Tiens, Robert va pêcher. »

On admirait cet homme: depuis un quart de siècle, le landau-accordéon grinçait, on entendait de loin Robert qui descendait de la colline où il devait élever une ribambelle d'enfants avec son épouse invisible.

Comme le temps qui se fige, on s'était attaché à voir Robert et sa poussette. Personne n'osait vraiment s'approcher du landau, faire risette au bébé: le père ne souriait guère, l'œil perdu devant lui, chérissant sa progéniture.

Un jour, Aneth, la vieille en mal d'enfants, désira caresser le petit. Elle se cacha derrière le mur, à l'angle, et attendit le passage du père. Son cœur aurait pu exploser à la vue d'un bébé. Les roues couinaient: «Voilà Robert!» Elle se précipita sur le berceau à roulettes, voulut s'emparer de l'enfant. Stupeur! Le chariot était vide! D'un air hagard, Aneth fixa Robert dont la tête de bouledogue, tout à coup, l'effraya, puis elle finit perchée, de l'autre côté du trottoir, sur un arbre bâtard qui n'aimait pas les vieilles.

Robert poursuivit son chemin de pêcheur sans matériel. À quoi bon surpeupler la planète? Il pensait à sa femme qui accoucherait bientôt, qui lui mettrait encore un bébé dans les bras, qu'il ne dévorerait pas – il n'avait pas l'âme cannibale. Il le poserait dans la charrette qu'il baladait en ville, tous les jours sans faiblir, depuis vingt-huit années... Escorté par les chats, il s'en irait nourrir les silures glanes.





Octavus nodus

Composition

Dents de sylve femelle

À D.

Je cherchais à compter les dents de la créature, tandis que son sourire atroce me rappelait les vieilles charretières que je croisais sur la route autrefois. Je la fixais, fasciné par sa drôle de face : ses joues tombaient sur son menton, et ses yeux riaient méchamment. Elle semblait toujours pleine, malgré ses huit enfants. J'imaginai ses dents tomber comme des noyaux d'olives.

Elle crut qu'elle me plaisait. Elle me fit les yeux doux, presque la roue plumée d'un paon – il n'y a pas un monde entre un sourire et sa grimace –, et me donna rendez-vous sous l'arbre le plus triste qu'avait engendré la nature. Dieu que cette femme me répugnait dans ses robes à fleurs de cimetière ! Elle avait lavé ses cheveux. Pour décliner son offre, je lui répondis que j'avais peur de son mari.

Elle rit. Vite ! Je comptai ses dents ! Je sortis mon calepin et notai :

« Manquantes : deux canines, trois incisives et une molaire. »
Le reste était du plomb.

Elle pinça ses lèvres absentes, consciente de son impair, fit la coquette en dodelinant de la tête. La sylve dromadaire rêvait d'une autre vie :

« À la nuit, je t'attendrai sous le saule pleureur. »

Pourquoi n'ai-je pas refusé ? Je longeai la rivière, couleuvre

inoffensive – j’eusse aimé qu’elle fût un python et qu’elle m’étouffât avant l’heure! Je pensai à l’instant où je devrais l’étreindre. Je l’aperçus à la lueur de la lune. Baleine avide, ô loutre mal aimée!...

Quand elle ouvrit les bras, je crus que le ciel me piquait. Le baiser qu’elle donna parut long à ma langue. Je me dépossédais dans la bouche édentée, sa salive en toile d’araignée, mais je ne perdais pas de vue mes calculs, concentré sur l’opération.

Je fus l’auteur de son neuvième enfant, l’amant en titre depuis le soir des saules... Pourtant, je ne me souviens pas des plis du corps obèse: il faudrait ✂ disséquer la chose ✂, pour voir si l’intérieur a la même apparence. À quoi ressemblera l’enfant? Je voudrais seulement qu’il ait des dents.

Dissection de la sylve

« De là, voyez-vous la fistule ?
– Oui, maître. Oh ! oui ! Quel spécimen !
– Observez, c'est un examen
Et notez sur le fascicule
Que cette face en cyclamen
Fleurit en milliers de pustules.
Messieurs, soyez des gentlemen :
Veuillez compter tous les nodules. »

Dans la forêt, le ventre ouvert,
Une créature inédite,
Entre la loutre et le colvert,
Trépassée sur une amanite,
Exhibait un reste d'ovaire
Dont s'était sustenté l'ermite.
Famélique, le cénobite
Avait suçoté la volvaire.

Arriva le ✂ Docteur Princeps ✂
Qui élimina aux forceps
Les poux d'un utérus groggy.
Mais elle n'était qu'alanguie
Quand il fit rouler les biceps
D'Ernestin, Denys et Maggie :

« Enlevez les fientes de seps
Et jetez tout dans ce baggy.

« C'est la femelle du sylvain
Nommons "sylve" une horreur pareille :
Naseaux et regard de bovin,
Laideur dans son simple appareil.
Vous ne charcutez pas en vain
Le chancre du plaisir alvin.
Sa bouche est un cul de bouteille
– Dieu ! que j'exècre son orteil ! »

Notes des carabins

Ernestin

« Est-ce une femme champignon,
Un lutin, une enflure ?
J'hésite, au vu de son chignon :
Les préjugés ont la vie dure. »

Denys

« Sa gueule édentée me rappelle
L'air ahuri d'un gland fané.
Je fissure, au scalpel,
Sa peau verdâtre et surannée. »

Maggie

« Il me dit : contiens ta nausée,
Et que ton sexe faible éclate
Les rognons et la rate
De la sylve ménopausée. »

Mue du docteur Princeps

Après une promenade en forêt où il fit sa dernière trouvaille, Apollinaire Princeps eut le déclic. Tératologue, il avait observé de nombreuses malformations congénitales; il avait étudié les polydactyles, les cyclopes, séparé des siamois en X ou en Y. Et puis, il y avait eu la sylve, cette grosse créature, étendue sur la mousse, fière de mélanger ses entrailles à celles de la nature. Il avait couru hors du bois, s'était précipité en ville pour chercher le secours de quelques étudiants, ceux en qui il mettait ses espoirs – ses pouliches! Bien que ce fût dimanche, Ernestin, Denys et Maggie n'avaient pas rechigné à la tâche. Avec Apollinaire, ils s'étaient rendus sur les lieux, munis d'une civière et du matériel adéquat. Le prélèvement devait se faire dans les règles, car on ne savait pas encore si le monstre de la forêt était de nature fongique, animale ou humaine. Le docteur n'ignorait pas qu'avec elle, il passerait le relais. Elle serait son ♣ dernier cas ♣ avant qu'il ne prît sa retraite.

Tous quatre avaient ramené la chose qu'ils avaient disséquée, puis rangée soigneusement dans des bocaux référencés sous le nom de «Ventre de la Terre». Les conclusions de leurs recherches sont lisibles dans les archives du musée Dupuytren (dont j'ai reproduit clandestinement un extrait que je mets en annexe). Et, si l'on cherche bien, on trouvera, entre deux anormaux, des échantillons de la sylve.

Le docteur Princeps exerça trente-neuf ans à la faculté de médecine. Rien ne l'aurait fait renoncer à son métier si l'étrange lassitude qu'il éprouvait vaguement n'avait été électrisée par un coup de foudre. Bien sûr, Apollinaire devenait moins délicat ; depuis peu, il usait d'un langage grossier durant les expériences, lui qui avait toujours été un modèle de courtoisie. Les étudiants s'en étonnaient, beaucoup ironisaient. Un si grand homme que la sénilité rendait brutal, n'était-ce pas à pleurer de rire ? Les uns parlaient de maladies, d'Alzheimer ou de La Tourette. Le changement qui se produisait en lui ne portait aucun nom ; il s'était juste lassé des monstres et des délicatesses, sans trouver le moyen de délaisser son ancienne passion. Arrivé à son âge, il en avait assez d'opérer avec des pincettes.

Le déclic provint d'un événement anodin : alors qu'il sortait tristement de la boulangerie, une femme se retrouva à son côté. Il lui tint la porte, galant comme d'habitude, mais, par on ne sait quel étrange instinct, il accompagna cet égard d'une main aux fesses. Au lieu de s'offusquer, la jeune femme se retourna, le fixa droit dans les yeux – les pupilles s'élargirent sous l'effet de l'amour soudain... Inès, fille de Max le Boucher, avait enfin trouvé son homme ! Maigrichonne et pâlotte, elle avait reconnu son double. Vêtu d'un complet morne, Apollinaire la suivit aussitôt. Ils allèrent derrière l'église soulager leur désir farouche, et le docteur sentit jaillir cet appétit qui sommeillait depuis tellement d'années ! Il éprouvait la sensation curieuse que quelqu'un d'autre était tapi en lui, et attendait son heure. Cette faim ne demandait qu'à exploser, comme il le fit lui-même dans son nouvel amour qu'il avait adossé au mur. Il ne versait pas dans les plaisirs charnels, avait bien connu quelques femmes qu'il avait négligées au profit de ses

monstres souvent bien plus appétissants. Mais Inès, d'un seul coup, l'ouvrait à l'avenir.

Le soir, quand il se regarda dans le miroir, il ne se reconnut pas. Comment tolérerait-il cet être gris comme une asperge, ces petites lunettes rondes qui lui donnaient l'air d'un pasteur ? Il détesta le soin de son costume qu'il trouva poussiéreux. Son âme ne lui ressemblait pas ! Il l'avait perçu récemment quand il tronçonnait les enfants quadrupèdes, les sirènes, quand il coupait les testicules hypertrophiés. Longtemps il s'était passionné pour ses cas, mais la minutie le lassait. Oui, il aimait la chair. Pourtant, il n'avait plus envie de cette vie d'universitaire. Il avait fait sa part. De là, il entama sa conversion, remit sa démission à l'université.

Pour les beaux yeux d'Inès, il troqua ses scalpels, ses pinces et ses aiguilles contre un merlin, des scies et un billot. Elle, de son côté, avait désespéré de sauver l'entreprise familiale depuis le décès de son père. Elle avait bien du mal à faire prospérer la boutique qu'elle avait dû confier à un garçon-boucher qui ne lui inspirait pas confiance. Lorsqu'elle croisa Apollinaire, elle vit en lui ce qu'il ne parvenait pas encore à faire naître au grand jour. Elle n'eut pas l'impression d'être face à un professeur émérite. Par un don ignoré, sans doute celui qu'ont les âmes sœurs et qu'on appellerait sympathie, elle détecta le manque qui le rongait. La main aux fesses ne ressemblait pas à un geste de savant. Il n'avait pas eu honte...

Elle le présenta à sa mère. Dans la salle à manger, au-dessus de la boutique, on voyait des prix d'excellence, des médailles, des photographies où posait Max, le père défunt, en compagnie de bœufs énormes. Apollinaire admirait ce bonhomme aussi gras que ses bêtes. Il y avait une férocité dans le regard de ce boucher, une brutalité dont il ne s'était jamais senti

capable. Il l'envia, l'admira, posa mille questions à Inès ravie de sa passion soudaine. Toute sa vie, Apollinaire Princeps avait fait dans la précaution, les détails, et voir ces bêtes grasses dont la gloire tapissait les murs lui donnait envie d'autre chose. La force brute, devenir un autre... Il épouserait Inès, redresserait la boucherie qui avait décliné depuis la mort du père. Et d'abord, il devrait engraisser : a-t-on jamais vu un boucher gros comme un asticot ? Lui qui avait toujours été dans la mesure se mit à manger comme quatre. Il avalait les plats de sa belle-mère chez qui il habitait en compagnie de son épouse, des tonnes de viande, de pommes de terre arrosées d'huile, de crème en quantité. Inès l'aimait à la folie. Elle restait maigrelette, mais fière de voir tripler le corps de son époux. Elle adorait le voir enfler ! Depuis sa tendre enfance, elle rêvait des disproportions. Ô s'accoupler avec un homme bestial ! Elle assistait, admirative, à cette mue sans pareille : au bout de quelques mois, le chétif professeur s'était évanoui dans les bourrelets de graisse.

Apollinaire se passionna pour son nouveau métier. Quel boucher aurait tué, avec autant d'entrain, toutes les bêtes de la création ? Les poulets, les lapins, les moutons et les veaux, tout le règne animal mourait sous son couteau. Frénétiquement, il rattrapait le temps perdu. Il connaissait par cœur l'anatomie, de la grenouille à la pucelle pendue. Fou d'Inès, il décarcassa, désossa, éviscéra et démembra. Il avait changé son complet, revêtu une blouse bleue, toujours salie de sang. Il oublia la sylve et ce qu'il avait été, hachant menu dans son arrière-boutique les chairs à mastiquer. Il ne regretta jamais son passé d'universitaire. Il était le boucher Princeps, le pourvoyeur de bouches et assassin notoire d'un quartier modeste de la ville. Enfin, il faisait peur depuis que sa nuque plissée riait sous son

crâne chauve, et il mettait sa femme enceinte le plus souvent possible... Inès en redemandait.

Alors qu'il était devenu le boucher idéal et un mari heureux, un homme poussa la porte de sa boutique. Malgré les années écoulées, Apollinaire crut le reconnaître : ce long nez, cette face aplatie, ces dents de lièvre... Oui, c'était Ernestin ! Après tout ce temps, le carabin n'avait pas encore soutenu sa thèse. La démission subite de Princes, autrefois, l'avait ému car il suivait ses cours avec ardeur. La tératologie, sans lui, n'avait plus la même saveur. Après la dissection de la sylve, il n'avait étudié que des banalités : des agneaux à six pattes, des nourrissons hydrocéphales. Du déjà-vu à la faculté de médecine. Ce jour-là, il n'était pas entré par hasard dans la boucherie. La rumeur, depuis quelque temps, disait qu'Apollinaire Princes s'était reconverti, qu'il faisait peur aux enfants et que le docteur malingre avait quadruplé de volume, jetant sa peau civilisée sur les flaque rouges de son étal. Ernestin pensait simplement que le docteur était mort, dévoré par son ascétisme, seul dans son vieil appartement. Il croyait qu'on avait fabriqué cette légende urbaine.

Mais le souvenir le tracassait. Ernestin se morfondait, incapable de se dépasser et de retrouver l'ancienne joie qu'il éprouvait avec son maître : quel bonheur, jadis, lorsqu'on dénichait dans les fermes ou au fond des bois les phénomènes à étudier ! Désormais, on ne permettait pas aux docteurs et aux étudiants de prendre ces libertés. D'ailleurs, il se disait que le pavillon allait fermer. De nouvelles lois trouvaient qu'il n'était pas éthique de tronçonner les trisomiques et de fouiller la trompe d'hommes-éléphants. On venait d'interdire les expériences sur les fœtus et, bientôt, on défendrait que les prodiges de la création fussent enfermés dans des bocaux. Adieu toute édifica-

tion ! Adieu la poésie, le rêve ! Il faudrait se satisfaire des pathologies ordinaires.

La nostalgie conduisit Ernestin sur les traces du docteur Princeps : s'était-il vraiment reconverti en boucher ? Il interrogea la concierge qui se souvenait très bien de lui : il avait déménagé depuis longtemps.

« Et, croyez-moi ou pas, Apollinaire a fait peau neuve. »

C'était donc vrai ! Elle lui indiqua le magasin. Ce n'était pas un secret ! Et lui, durant toutes ces années, avait ignoré la nouvelle vie du grand docteur Princeps !

Il n'en crut pas ses yeux lorsqu'il entra dans la boucherie. Malgré la graisse qui recouvrait son corps et le tablier taché, il reconnut le professeur à son regard brillant, comme au temps du bonheur et des belles trouvailles ! Ernestin trembla d'émotion. Comment était-il possible qu'un homme changeât autant ? Il avait rajeuni : sa peau fanée était devenue rose ; il ne portait plus de lunettes, son visage avait engraisé. Son cou se confondait avec son corps, il ressemblait à une tortue féroce et contemplait son œuvre, les mains posées sur ses hanches rembourrées : son assurance tranchait avec la terne urbanité du professeur ! Où était le docteur rabougri, le savant fou à la triste moustache ? Princeps était devenu une force de la nature. Quelle merveille !

Ernestin se sentit tout petit. Même s'il était impressionné, il avança vers le boucher ; devant son étal, il fit la révérence. Apollinaire fut stupéfait ! Le passé lui rendait visite. Par-dessus les morceaux de viande, il tendit sa paluche à l'ancien étudiant qui resta bouche bée. Il n'y avait rien à dire, seulement à observer l'incroyable phénomène. Ils échangèrent quelques mots, mais Princeps n'expliqua rien : il se contenta d'écouter la plainte d'Ernestin qui déplorait l'état de la recherche. Ils parlèrent de la sylve et des hermaphrodites, se

souvinrent de la femme-araignée si bien qu'Ernestin ne put se contenir. Il laissa déborder ses larmes. Sa détresse attendrit le boucher qui lui promit de l'accompagner quelquefois à la campagne, à la recherche d'étrangetés. Mais il lui fit jurer de ne pas lui demander de participer aux dissections. C'en était fini de la médecine. Au nom de son affection pour son groupe d'étudiants, il voulait bien lui redonner espoir et arpenter, comme autrefois, les sous-bois prodigieux. En revanche, il ne se montrerait pas en hauts lieux. Il était devenu un autre et il devait promettre de garder le silence. Ernestin fut ravi. Il fit le serment de ne rien dire, et Apollinaire s'exclama :

« Foi de Princeps, nous vous trouverons quelque chose ! »

L'énorme boucher et Ernestin battirent donc la campagne, à la recherche d'un monstre. Ils cueillirent des amanites qui n'avaient rien d'intéressant : ils cherchaient la sœur de la sylve, quelque chose qui les eût stupéfiés. Mais ils n'eurent que des fausses joies : on ne pouvait rien tirer de ce marcassin bicéphale, vu l'état de putréfaction avancé. Les champignons, les bêtes avaient tous la même trogne ! De dimanche en dimanche, le défaitisme d'Ernestin grandit. Jamais plus il ne mettrait la main sur une créature difforme qui ferait sa réputation, et il envia soudain le docteur Princeps qui s'était retiré à temps, terminant sa carrière sur une trouvaille exceptionnelle. Bien qu'il eût la vie devant lui, il butait sur cette idée fixe. Lui aussi, il voulait sa sylve.

Finalement, il dut renoncer. Le boucher lui jura de surveiller de près le bétail, au cas où une maladie inconnue déformerait les embryons. Il ne put rien faire de plus.

Pour le remercier de son secours, Ernestin lui offrit une bouteille de liqueur. Retiré dans l'arrière-boutique, Princeps se servit un verre, le dernier qu'il prenait avec l'éternel carabin.

À peine avait-il porté à sa bouche la potion qu'il tomba lourdement, la bave aux lèvres. Un quintal sur le sol, et les murs se lézardèrent, le plafond s'émietta! Mais les femmes, à l'étage, ne s'inquiétèrent pas du séisme. Par la cour, Ernestin siffla ses hommes de main, trois malfaiteurs qu'il avait payés afin de ramener sa prise à l'université. Il l'avait, son prodige! Bientôt, il pourrait soutenir, devant le parterre des éminences, sa thèse dont il avait trouvé le sujet idéal :

« Mues extraordinaires chez l'homme, et cas particulier d'Apollinaire Princeps, le docteur devenu boucher. »



Étude de cas

« Le Ventre de la Terre »¹

« Ci-joint un dessin que j'ai réalisé suite à ma découverte. J'ai nommé « ventre de la terre » tous les documents qui se rapportent au phénomène. Les étiquettes portent l'acronyme "VT".

« Volontairement, je n'ai pas représenté une femme dans la forêt, car j'ai tenté de comprendre la fonction qu'elle avait à l'échelle universelle. Ce dessin, tout personnel, est une coquetterie que je m'accorde à la veille de la retraite. J'y ai mis aussi de mes fantasmes. Voici mes notes, ma description des faits qui feront, je l'espère, avancer la recherche. »

§I. Nom donné à la créature :

« Sylve »

Étymologie : du latin *silva*, la forêt.

La créature appartient au règne sylvestre, et le mot « sylve » a été formé à partir de deux critères :

1. C'est la féminisation du mot « sylvain », créature fabuleuse vivant dans les bois.

2. J'ai été aussi influencé par le prénom « Sylvie », que portait l'une de mes maîtresses autrefois (bien qu'aujourd'hui,

1. Documents rédigés par le D^r A. Princeps et conservés dans les archives Dupuytren.

je me sois fortement lassé des liaisons amoureuses). Elle avait la particularité d'être hideuse. Cependant, elle avait une propension au vice qui compensait, du moins le temps de l'acte, sa laideur.

§2. Circonstances :

Je ramassais des champignons lors du repos dominical, dans la forêt tordue (Moselle), quand j'aperçus quelque chose d'étrange : je me penchai pour observer de plus près un amas végétal que je pris d'abord pour des armillaires. J'en voyais fréquemment pousser le long des arbres, et il me sembla que j'avais affaire au même phénomène au sol. Lorsque je m'accroupis, je me rendis compte que j'étais loin de la vérité !

La créature était morte depuis trois jours. Le nombre de crottes de lézards a permis de dater son trépas.

Son décès est dû à un accouchement qui s'est mal terminé (on a retrouvé de petites choses semblables à des poux, qui se nichaient dans son utérus [cf. §8. « Reproduction »]).

§3. Époque : automne 19**.

§4. Caractéristiques de la sylvie :

Vous trouverez dans mes notes de dissection des détails identiques à ce que je vais écrire ici.

Je reviendrai sur les termes que j'ai employés en tentant d'expliquer le choix des adjectifs et du vocabulaire. Il me faut expliciter chacune de ces appellations.

§4.1. Description physique

Après observation, j'ai réparti dans les bocaux les morceaux suivants :

§4.1.1. *Le visage*: au premier abord, il part en multiples éclats, d'où son nom «face de cyclamen», vu que cette fleur forme de nombreux pétales et fait partie des plantes à tubercules. J'ai constaté, sur le visage et le corps de la sylve, des pustules et nodules en grand nombre, dont certains ont été prélevés et analysés. Ils ne présentent pas de caractère tumoral et font partie de la constitution normale de cette espèce.

§4.1.2. *La peau*: elle est recouverte de boutons (pustules, nodules, §4.1.1); son aspect est sclérosé; sa couleur d'origine est violâtre et elle révèle une bonne santé. La sylve se nourrissait bien (peut-être trop).

§4.1.3. *Les dents*: il y en avait cinq sur ses gencives, toutes plombées. La technique du plombage n'est donc pas ignorée des autres règnes.

§4.1.4. *La bouche*: elle présente un renflement et, paradoxalement, les lèvres sont très fines, quasi absentes. La sylve donne l'impression d'avoir un trou béant au milieu de la face. Son teint verdâtre fait penser à un fond de bouteille de vin.

§4.1.5. *Les yeux*: j'ai rappelé à l'ordre le carabin Denys qui parlait de «trous de pine» en voulant décrire son regard. Cette expression est très utilisée dans sa campagne, mais j'aimerais qu'il s'habitue à employer un langage scientifique.

Nota bene: Je regrette cependant de m'être emporté, d'autant plus que j'ai usé aussi parfois d'un vocabulaire chatoyant. Mais je n'ai plus rien à prouver, arrivé au terme de ma carrière. Les yeux sont donc très petits et rapprochés. La sylve n'est pas atteinte de strabisme. Son regard ne ressemble pas à celui d'un petit animal, mais plutôt à celui d'un bovin. La sylve a la vue basse.

§4.1.6. *Les narines*: elles s'apparentent à des naseaux (cf. §4.1.5. « Les yeux »).

§4.1.7. *L'orteil*: par sa démesure, le gros orteil a attiré mon attention. L'hypertrophie ne concernait que l'hallux droit. Il se peut que la créature ait été atteinte de diabète.

§4.1.8. *Le corps*: il a aussi été coupé en différents morceaux. Sa constitution laisse penser que la sylve a de nombreuses caractéristiques humaines (répartition générale des membres). Très enflée, elle présente les symptômes de l'obésité. Rien ne dit cependant que ce n'est pas courant chez ces monstres (nul autre échantillon n'a été trouvé à ce jour bien qu'un confrère ait mentionné, dans ses rapports, une « savine », sorte de femme-champignon. Cf. rapport 69873, rubrique « Faunes »).

Des photographies ont été faites avant la dissection et la découpe. Nous aurions aimé conserver la sylve intacte; or, il a fallu procéder à de multiples analyses (se reporter aux schémas et dessins).

Nota bene: La sylve est une créature coquette, si l'on se réfère au spécimen que nous avons déniché: elle portait un chignon qu'elle avait arrangé et une robe à fleurs qui ne recouvrait pas tout son corps. Particulièrement, le bas-ventre n'était pas caché. Nous nous sommes demandé si ce n'était pas lié à la parade amoureuse ou à la gestation (cf. « Reproduction »).

§4.2. *Caractère*

On ignore le caractère de la sylve. Cependant, les observations physiques laissent penser qu'elle était orgueilleuse (il est question de sa coquetterie). La pavane est une danse qu'elle pouvait pratiquer; on a retrouvé, non loin du lieu de la décou-

verte, des traces de pas: parade amoureuse? simple danse? J'hésite encore à la classer dans les nuisibles.

§5. Répartition géographique

La sylve évoluait dans une forêt de Moselle, dite « forêt tordue ». On ignore s'il existe d'autres créatures de son espèce, mais elle vit en climat continental, dans des régions humides et peu ensoleillées.

§6. Écologie et comportement

A priori, elle n'a pas besoin de beaucoup de lumière pour vivre. Concernant sa croissance, elle se comporte comme les champignons. Au premier abord, je l'ai confondue avec une armillaire (cf. §2 « Circonstances »). Elle est une excroissance naturelle de la terre, d'origine végétale avec des caractéristiques humaines.

§7. Régime alimentaire

Après ouverture de son estomac, retrouvés: une bouillie non identifiée mais très acide composée de morceaux de lombrics, de cèpes, d'insectes à mille pattes; une tête de coucou intacte; du lait de mimosa; des feuilles de houx; des glands mâchés non digérés.

La sylve est omnivore. Elle se nourrit principalement de chairs d'insectes et de végétaux.

§8. Reproduction

La sylve semble se reproduire en grand nombre. À la fin de l'hiver, elle commence sa parade pour séduire un mâle de n'importe quel règne (humain, fongique ou animal) (cf. §4.2 et mes remarques sur la « pavane »). En fonction du géniteur,

elle met au monde des rejets de différentes espèces. Quand je l'ai découverte dans la forêt tordue, elle venait de mourir durant un accouchement. Vu l'état de l'utérus que j'ai qualifié de «groggy», elle n'en était pas à sa première grossesse. J'ai parlé de «poux» pour désigner les fœtus qui restèrent au fond de son ventre. Or, il semble qu'elle ait mis au monde, avant ce jour, plusieurs enfants dont on ignore la forme. J'hésite entre le règne ovipare ou vivipare. Je crois qu'elle se situe entre les deux.

Sa mise-bas a mal tourné pour l'une de ces raisons : la sylve était assez âgée, elle frôlait la ménopause. Tout porte à croire que son ultime gestation n'a pas pu être menée à bien. Dans l'état où je l'ai vue, le corps s'était rebellé et avait tenté d'éjecter les embryons qui n'étaient pas encore formés.

Après observation de l'utérus, il apparaît qu'elle avait mis au monde auparavant cinquante-trois enfants, mais ils sont, à ce jour, introuvables.

Les petits poux que nous avons extraits de son ventre sont dans un bocal, eux aussi. Ils ressemblent à des têtards.

Pour attirer le mâle, la sylve se dandine et se pare. Réflexes alvins. Elle laisse sa vulve apparente et minaude quand il approche. Il se pourrait que des humains aient fécondé la sylve. Comme mon ancienne maîtresse, elle trouve toujours la parade pour favoriser le coït. En cas d'échec, elle peut se montrer agressive. Elle déteste la rivalité.

§9. Prédateurs

On ignore si la sylve est la proie d'un quelconque prédateur. Cependant, après analyse, elle aurait été atteinte du virus *malterrien*, qui aime ronger la peau des femmes laides et présomptueuses. La maladie n'est pas très répandue. Je suggère à Maggie de faire des recherches et de soutenir sa thèse à ce sujet.

§10. Similitudes avec des cas existants ou des éléments de la nature:

La sylve présente des ressemblances avec :

- Les femmes de l'espèce humaine
- Les volvaires
- Les armillaires
- Le colvert
- La loutre
- Le gland fané.

C'est une créature unique dont on n'a pas trouvé d'autres spécimens.

*Notes rédigées le 6 octobre 19**,
par le docteur émérite Apollinaire Princeps.*



Épilogue

Calligramme de la nouille

Une vierge fendit son sexe sur la rocaille.
Du corps trop plein se déversa l'humeur sanglante,
Et la roche organique bava ses entrelacs,
Mitigeant les eaux écarlates
À l'abri d'une grotte ignorée.

Fermentés dans le fond du lac que n'agitait aucune Scylla,
Les sédiments gélatineux allongèrent leur matière.
Ô parthénogenèse! Les menstrues de la vierge allumaient le
désir:

En longs cheveux proliférèrent les particules et, gorgées
d'un sang innocent,

Elles crurent encore jusqu'à former deux amas dignes d'un
cortex.

La faille impénétrable abrita les nœuds nouveau-nés,
Et la sainte, sans fauter, engendra la divinité.

À l'intérieur de la caverne,
Elles s'agglutinent et se déforment,
Abreuvées aux ménorragies d'une chaste géante
Qu'un accident ouvrit en deux.
Vestales et Moires, débobinez les fils de toute inspiration!
Nul n'a pénétré le secret des cerveaux spontanés,

Des tortillons de chair, des replis corticaux jaillis d'une
flaque rose,

D'un spaghetti ensanglanté que rien ne désaltère...

Lombrics enchevêtrés, tuyaux physiologiques,

Méninges tordues, intestins grêles,

Flasques tubes qui se contorsionnent.

La noble déliquescente recèle une intelligence animale,

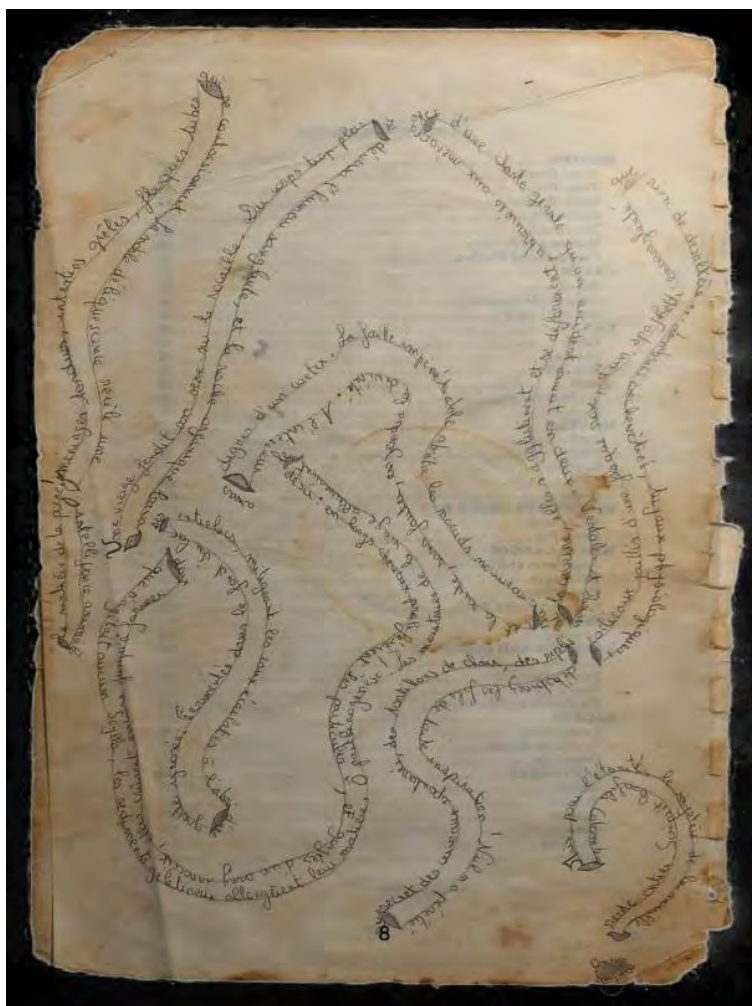
La matière de la poésie.

Mais, pour l'éternité,

Le mystère de la nouille reste entier.

Scipsit Bonfils Colombo.

Omnia nodosa.



Calligramme de Bonfils Colombo.



Liste des œuvres de Jean-Jacques Gévaudan

- **Couverture et page 14**, *Petite grotte aux Nouilles* (gouache sur papier, L 25 x H 36 cm, sans date)
- **Page 20**, *Le Dentiste* (acrylique sur toile, L 60 x H 81 cm - 25P, 1971)
- **Page 37**, *Le Boucher* (huile sur toile, L 73 x H 92 cm - 30F, 1965)
- **Page 38**, *L'Apôtre de la Foi* (gouache sur papier, L 25 x H 32 cm, sans date)
- **Page 47**, *De l'Amour, du Pain et des Fleurs* (huile sur toile, L 65 x H 81, 1962)
- **Page 54**, *Portrait* (gouache sur papier, L 33 x H 50 cm, 1961)
- **Page 56**, *Fœtus* (huile sur bois, L 38 x H 61 cm, 1990)
- **Page 65**, *Les Lèvres* (huile sur bois, L 98 x H 46 cm, 1989)
- **Page 66**, *MLF* (gouache sur papier, L 40 x H 50 cm, sans date)
- **Page 70**, *Adam et Ève* (dessin sur papier, L 50 x H 65, sans date)
- **Page 74**, *Scène* (encre sur papier, L 50 x H 65 cm, sans date)

- **Page 80**, *Ronsard II* (huile sur toile,
L 65 x H 92 cm, 30P, 1984)
- **Page 91**, *Coït* (huile sur toile, L 55 x H 38, 10P, vers 1968)
- **Page 94**, *Visage* (encre sur papier,
L 50 x H 65 cm, sans date)
- **Page 102**, *Composition* (gouache sur papier,
L 30 x H 49 cm, sans date)
- **Page 106**, *Sans titre* (détail, huile sur carton, sans date)
- **Page 108**, *La Tentation de saint Antoine*
(huile sur toile, L 50 x H 61 cm, sans date)
- **Page 118**, *Composition* (gouache sur papier,
L 40 x H 52 cm, sans date)
- **Page 124**, *La Petite Sirène* (huile sur papier,
L 74,5 x H 55,5 cm, 1985)
- **Page 129**, *Le Landau* (huile sur toile,
L 73 x H 92 cm, 1960)
- **Page 130**, *Composition* (huile sur papier,
L 19 x H 17 cm, sans date)
- **Page 144**, *Figure* (gouache sur papier,
L 65 x H 50 cm, sans date)
- **Page 151**, *La Source* (crayon et encre sur papier,
L 65 x H 50 cm, sans date)
- **Page 156**, *Sans titre* (gouache sur papier,
L 52 x H 46 cm, 1971)

DE CÉLINE MALTÈRE

Les Cahiers du sergent Bertrand,
Sous la Cape, 2015

Les Corps glorieux
(à paraître à la Clef d'argent)

Le Cabinet du Diable
(à paraître à la Clef d'argent)

Scènes d'esprit et autres nouvelles
(à paraître aux Deux Crânes)

Canines et flore,
micronouvelles parues et à paraître aux Deux Zeppelins

« L'Aven », extrait de Bipenne, les deux saisons,
Microbe #90

« Gisant au chat noir » (Les cadavres amoureux),
« La Chauve-souris » (Bipenne) et « Contrepoisons et antidotes »
(Lectures pour une héroïne pure), *Mange Monde* #9

« Scène de couvent » et « Les Globules automates », préface
Sous vide #3

« Ah ! sous-fifre de Dieu ! – hasard », « Cybèle »,
« Pygmalion perdant II »
et « Diptyque de la femme fourmi – volet droit »
(à paraître dans la revue *Verso*)

« Sacrifice à Boudin premier », *Catarrhe* #17

« Crozes-Hermitage » et « Le Gynophore », *Catarrhe* #18

« Le chat de marque italienne » et préface, in *La Tocante*,
Les Deux Zeppelins

Vénus 13, Mi(ni)crobe (à paraître)

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
a son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur
Le Ponteil, 05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-303-7

Achevé d'imprimer le 29 février 2016
sur les presses de Sobook (59100 Roubaix)

Dépôt légal : mars 2016.

Tirage limité à 100 exemplaires,
et 20 exemplaires hors commerce.

Je me souvenais de la gueule ovale du docteur Galactoire, qui aurait mérité d'obtenir, à l'université, la chaire du grand sadique. Autrefois, il m'avait charcuté pour soigner deux caries minuscules : des trous, ici et là, de plus en plus profonds, des molaires arrachées pour prévenir la contagion, des théories vaseuses selon lesquelles les métaux et les artifices consolidaient les dents. Il soutenait que Dieu avait bâclé la dentition des hommes.

« L'émail, de la porcelaine pour bonnes femmes ! Croyez-vous que vous seriez ici si les choses étaient bien conçues et que la Création était solide ? Regardez, disait-il, exhibant son sourire de rouille : je rêvais de dents de platine, mais me suis contenté de cuivre, et je trouve l'ensemble réussi. La couleur fait mon charme, c'est ce que disent les dames que j'ai reçues à mon cabinet. Au-delà de l'esthétique, je vous confirme que je n'ai plus aucun ennui dentaire. Je vous propose, pour commencer, de combler quelques trous avec des dents artificielles que j'ai fabriquées dans mon atelier. Et vous m'en direz des nouvelles ! »

Autour des tableaux de Jean-Jacques Gévaudan

Céline Maltère a tissé la toile de ses mots, fascinée par le peintre. Entretenant avec lui une correspondance, au sens médiumnique du terme, elle donne à voir et à entendre la coloration singulière d'une œuvre qui s'est construite entre la fin des années quarante et les années quatre-vingt-dix. Mais ces fictions constituent également un corpus autonome où les figures inquiétantes du dentiste ou du boucher nous invitent à une danse macabre.

Céline Maltère vit en Auvergne. Agrégée de lettres classiques, elle se consacre, en plus de son métier, à l'écriture. Passionnée de littérature, elle est l'auteur de plusieurs recueils de nouvelles, de romans, et écrit également des poèmes et des micronouvelles. Le fantastique et l'art singulier font partie de ses sources d'inspiration. Paru Sous la Cape en 2015, *Les Cahiers du sergent Bertrand*, recueil de textes autour d'un nécrophile du ^{xix}^e siècle, illustre son goût pour le bizarre et l'humour noir.
<https://www.facebook.com/celine.maltere>

Jean-Jacques Gévaudan (1929-2009). Peintre des excès et des rêveries charnelles, Jean-Jacques Gévaudan a construit une œuvre personnelle autour du désir et de sa difficile réalisation, non sans humour. Excellent dessinateur, il a illustré plusieurs ouvrages, notamment pour les éditions Deleatur.

Peintures et dessins de Jean-Jacques Gévaudan
www.jjgevaudan.fr



www.souslape.fr



24 euros